

N°17

Décembre 2017



BULLETIN

de la maison

D'AUGUSTE COMTE

Sommaire

sommaire

Editorial - Jean-François Braunstein P.4

ARTICLES

- Texte Rare : Jules Ferry, l'économie politique et le positivisme P.6
- Laurent Fedi : Cours sur l'Histoire générale de l'Humanité (Présentation à la Chapelle de l'Humanité le 29 mai 2017). P.11
- Rencontre Clemenceau/ Auguste Comte (16 mars 2017 à la Chapelle de l'Humanité) P.14
- La Bibliothèque positiviste de la rue Réaumur. *David Labreure* P.19
- Un aperçu de l'École Comte à Pékin. *Ni Yuhzen* P.28
- Prix de thèse 2017 de la Maison d'Auguste Comte P.31

ACTIVITES CULTURELLES

- Concert d'Emma Solal 28 mars 2017 P.36
- Designer's Days : Mathias Kiss x Auguste Comte « Out of time #2 » P.37
- Photo Saint-Germain : Amaury Da Cunha à la Maison d'Auguste Comte P.39
- L'Heure Philo P.41
- Visite Conférence « L'appartement d'Auguste Comte ou la conquête du plain-pied » avec Jean-François Cabestan P.44
- Delphine Thellier : « Une Heure avec Montaigne » P.45

VIE DE L'ASSOCIATION

- Colloques et conférences P.47
- Page Facebook P.51
- Instagram P.51
- Vie du Musée P.52
- Chapelle de l'Humanité P.54
- Actualité éditoriale P.55



Jules Ferry

Texte rare : Jules Ferry, l'économie politique et le positivisme

Si le lien qu'entretiennent les leaders de la Troisième République avec le positivisme sont bien connus, très peu d'entre eux ont approché avec autant d'intérêt la doctrine comtienne que Jules Ferry. Ce dernier avait lu et compris Comte et avait été initié au positivisme par l'un des disciples du « maître », Philémon Deroisin, ancien maire de Versailles. Ferry ne fut pas lui-même un disciple du locataire de la rue Monsieur-le-Prince et fit l'effort d'assimiler la pensée comtienne à travers sa propre personnalité. Il se déclara publiquement et pratiquement en faveur du positivisme, devenu pour lui la philosophie destinée à servir de fondement à tout l'enseignement. Ainsi, en France, durant la Troisième République, l'école subit fortement l'influence de la doctrine positiviste, notamment dans les programmes d'enseignement et dans l'administration scolaire. On compte plusieurs professeurs parmi les sympathisants et les disciples au sein de la Société positiviste dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Deux idées fortes de la philosophie positive, Humanité et Patrie, remplacèrent Dieu et le christianisme dans les écoles françaises. Léon Bourgeois, ministre de l'instruction publique, déclarait en 1891 que ces deux idées devaient « inspirer désormais tout enseignement ». Les divergences entre Comte et Ferry sont néanmoins profondes, notamment sur la question du colonialisme, auquel le fondateur du positivisme était radicalement opposé, au contraire de Ferry. Autre élément décisif de l'intérêt de Ferry pour le positivisme, son amitié avec le jeune économiste Marcel Roulleaux (1832-1862), décédé prématurément en 1862, qui exerça sur lui une grande influence et l'initia lui-aussi au positivisme. Dans cet article à la mémoire de son ami, paru dans la revue La Philosophie positive, dirigée par Emile Littré, en 1867, il renouvelle son adhésion aux idées d'Auguste Comte.

• **Texte de Jules Ferry in *La Philosophie positive*, tome premier, juillet à décembre 1867, Paris, Librairie Germer Baillière, 1867, p. 289-312.**

« [...] Au point où en est venue, dans la société contemporaine, l'évolution de la philosophie positive, rien n'est plus important, à notre humble avis, qu'un travail scientifique tendant à incorporer, d'une manière définitive, l'économie politique dans la science sociale. Il est impossible, au temps où nous sommes, de ne point réviser, interpréter ou compléter le

Articles

jugement si bref d'Auguste Comte. Ce grand esprit a exécuté l'économie politique en quelques pages. Avec cette sagacité mordante qui lui appartenait, il en avait, d'un coup d'œil, mesuré tous les côtés faibles. Mais Auguste Comte, qui écrivait son quatrième volume il y a bientôt trente ans, n'eût-il pu, aujourd'hui, rien changer à son arrêt ? [...] Oui, il existe, ou il a existé, une secte d'économistes stationnaires, race étroite et intraitable, courte de vues et légère de bagage, cachant, sous une scolastique pédante et creuse, son incurable banalité.

L'humanité, sans doute, a peu de chose à attendre de ces vulgarisateurs de troisième ou de quatrième main, qui ressassent, dans l'ombre du grand Adam Smith, des abstractions usées et de vaines formules. Auguste Comte a raison de gourmander en eux la spécialité arrogante et la stérilité doctrinale. Il y a dix ans encore, toute la science économique se résumait, pour beaucoup de gens, dans la critique du système des prohibitions douanières ; et quand la liberté commerciale eut triomphé dans les conseils du pouvoir, plus d'un économiste se demande naïvement s'il lui restait quelque chose à faire. [...] Mais n'apparut-il point, même de nos jours, d'économistes d'une autre trempe ? Auguste Comte, dans sa vive satire des scolastiques de cette école, fait lui-même à Adam Smith une place et une gloire à part. [...] N'a-t-il pas lui-même rendu, à l'occasion, justice à M. Dunoyer ? L'auteur de la définition de la liberté positive, de la liberté-puissance, n'était point certes, un pur métaphysicien. Et J. Stuart-Mill n'a-t-il pas, plus récemment, repris dans un véritable esprit scientifique, la tradition d'Adam Smith ? [...] Nous savons, nous, ce qui sépare le philosophe anglais de l'école positiviste ; nous n'ignorons pas non plus quels contacts mémorables, quelle parenté logique l'en rapprochent. Du moins, dans Stuart-Mill, l'esprit positif marche tête haute et sans lisières. L'économie politique revendique au lieu de l'abjurer, sa dépendance de la science sociale ; la distinction entre les lois naturelles et les arrangements sociaux apparaît avec hardiesse, et l'art est nettement distingué de la science. La philosophie positive ne peut pas renier un si illustre témoignage de ses progrès et de son influence. [...]

C'est aux lumières qu'elle répand sur les principales difficultés sociales du temps présent que la philosophie positive a dû ses principales conquêtes. Les grandes déceptions politiques qui abreuvent les hommes de notre génération lui suscitent des disciples ou des adhérents. La plus accablante de toutes a contribué pour une forte part à cette invisible propagande. Peu écoutée au milieu des orages et des incohérences de la période révolutionnaire, la doctrine d'Auguste Comte fit son chemin dans le grand silence qui suivit. C'est quelque chose, au lendemain des grandes déroutes de la liberté politique, et dans les heures de doute et de ténèbres qui les suivent, d'apporter avec soi la théorie du progrès et de relever, par la science, les esprits que l'action a mis à terre. La génération à laquelle appartenait Marcel Roulleaux n'avait pas agie, selon le monde, elle n'avait pas souffert. Mais c'est là, précisément que

réside la source de son infortune. Son éducation la portait vers les choses de l'esprit ; les souvenirs dont elle avait été bercée, l'histoire qu'on lui avait apprise, l'atmosphère politique où elle avait grandi et dont elle restait imprégnée, tout la portait vers la liberté. Le destin voulait pourtant qu'elle ouvrît les yeux à la lumière, en un temps où la part n'avait jamais été si petite pour les esprits et pour la liberté. Beaucoup succombèrent dans cette épreuve et se plièrent aux idées régnantes. L'élite résista et, au lieu de céder au courant, regarda d'où il venait et où il pouvait conduire. Il leur parut d'abord que ce mouvement en arrière ne pouvait être durable. Mais quel en était le mot, la raison d'être et par où pouvait-on en sortir ? Ici une philosophie politique était indispensable. Celle d'Auguste Comte répondait mieux qu'aucune autre aux conditions du problème. Il me souvient de l'effet immense produit, dans cette crise morale, par la lecture du Discours sur l'ensemble du positivisme. Ces pages qui avaient posé, dans la fièvre de 1848, les conditions rationnelles du problème social, restaient, au milieu du désarroi général qui avait suivi, avec leur haute et rassurante sérénité. Elles nous répétaient – ce que nous savons bien – qu'il y avait des questions sociales, et qu'il ne dépendait pas plus de la réaction politique que de la réaction économique de les supprimer ; mais elles nous donnaient – ce que nous n'avions pas – une méthode suivant laquelle il conviendrait de les aborder. De ce jour, nous avons su qu'il existe un art social, également distinct de l'observation impassible des économistes, satisfaits de décrire et voués au fatalisme, et de l'utopie irrationnelle et malade qui caractérise la plupart des écoles socialistes. Les phénomènes sociaux ne sont point indéfiniment modifiables ; ils ont leur permanence, leur stabilité, leur fatalité ; [...] mais les phénomènes sociaux ne sont pas non plus immuables et incorrigibles. Où est la mesure ? Où trouver le procédé et la limite ? Non seulement dans l'analyse sociologique, mais dans l'histoire. L'histoire est l'élément nouveau et décisif que le positivisme introduit dans l'étude des questions sociales.

Le problème social, ou pour parler plus exactement, la partie du problème social qui touche aux rapports de la classe qui possède avec la classe qui ne possède pas, aux rapports des capitalistes avec les salariés, n'est pas seulement empirique, elle est historique. Dans mon opinion [...] Auguste Comte a posé une des conditions fondamentales, inéluctables du problème, lorsqu'il a formulé ainsi la loi de l'industrie moderne : séparation progressive du capital et du travail, distinction inévitable et toujours croissante entre la fonction du capitaliste et celle du travailleur, concentration inévitable et croissante du capital dans certaines limites.

C'est de là qu'il faut partir. Il faut résolument placer à la base de toute étude sociale cette notion toute d'expérience : on ne se révolte pas contre ce qui est ; on ne substitue pas, dans la pratique sociale ce qui pourrait être à ce qui est. La concentration des capitaux est un fait certain. Qui ne le voit ? Qui ne le sent ? Ce fait nous entoure, nous domine, nous assiège. Il ne faut pas l'adorer, mais pour le tenir sagement en bride, il faut d'abord le reconnaître. Pour s'incliner devant un fait, la science sociale, courez le bien, ne se coupe pas les ailes. »

• L'attentat d'Aubertin contre Jules Ferry: échanges entre les positivistes et Jules Ferry

Vivement critiqué pour la guerre qu'il a menée au Tonkin lorsqu'il était Président du Conseil (entre 1883 et 1885) et pour ses relations avec les milieux d'affaires et sa collusion supposée avec l'Allemagne, Ferry est alors l'une des personnalités politiques les plus critiquées de son temps, notamment par la presse qui lui est, dans sa grande majorité, très hostile. Candidat à la Présidence de la République début décembre 1887, il échoue face à Sadi Carnot puis est victime d'un attentat à l'arme à feu, le 10 décembre 1887, de la part d'un certain Aubertin dans la salle de la Rotonde à l'Assemblée Nationale. Les motivations de ce dernier sont peu claires : niant être anarchiste, socialiste ou membre de la Ligue des patriotes, il déclare avoir agi dans le cadre d'une association de 20 personnes ayant juré la mort de Ferry... avant que l'on ne découvre que celle-ci avait été inventée de toutes pièces par Aubertin, qui sera reconnu « simple d'esprit » et interné en hôpital psychiatrique. C'est dans ce contexte que s'effectue cet échange entre Jules Ferry et les positivistes. Indignés par la campagne de presse calomnieuse qui a selon eux touché l'ancien président du Conseil, ils signent collectivement une « adresse » à Ferry, parue ensuite dans la Revue Occidentale de 1888, le lendemain même de l'attentat et l'assurent de leur soutien. Nous reproduisons cette lettre ainsi que la réponse bienveillante de Jules Ferry, qui figure dans nos archives (CORR. FER) et peut être consultée à la Maison d'Auguste Comte.



L'attentat d'Aubertin à la Chambre des députés

ADRESSE A M. JULES FERRY

A Monsieur Jules Ferry, député, ancien président du Conseil des ministres.

Paris, le 11 décembre 1887.

Monsieur,

Les soussignés, membres du Cercle des Prolétaires positivistes, ont l'honneur de vous exprimer la violente indignation qu'ils ont ressentie à la nouvelle de l'attentat qui a été commis contre vous hier, à la Chambre des députés, et l'espoir qu'ils ont qu'il n'aura pour vous aucune conséquence fâcheuse.

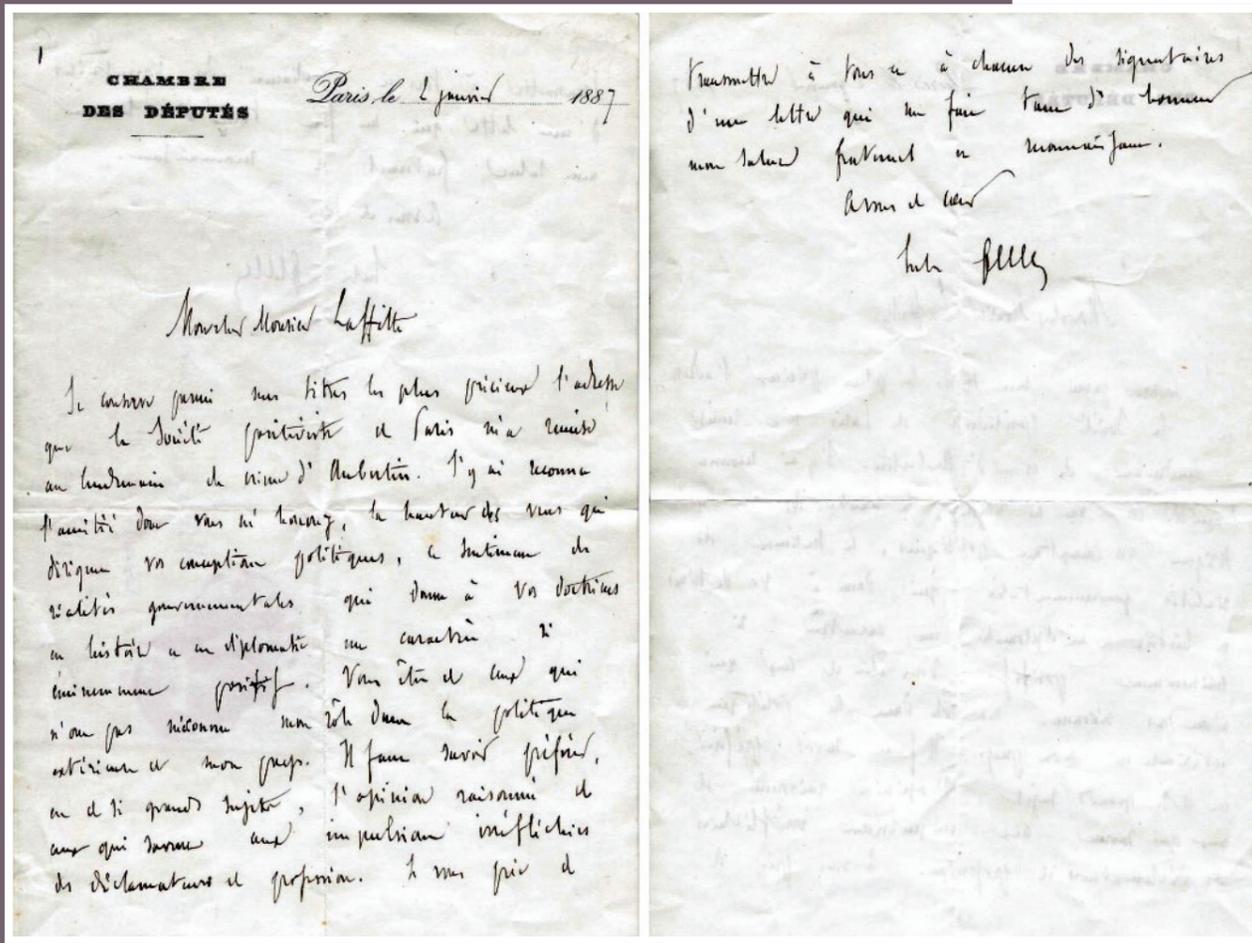
Instrument aveugle d'une presse licencieuse, le criminel qui a attenté à votre vie a sans doute ajouté foi aux odieuses calomnies qui tendent à dénaturer les rapports diplomatiques que vous avez eus avec l'Allemagne.

Sous cet aspect, les soussignés se font un devoir de vous faire connaître qu'ils approuvent pleinement l'opposition que vous avez faite au patriotisme déclamatoire et turbulent qui s'est répandu en France depuis quelque temps, et les efforts que vous avez tentés pour conserver au sentiment national sa dignité, sa noblesse et son austère virilité.

D'autre part, les soussignés sont en pleine sympathie avec vous pour la constitution d'un gouvernement énergique et, pour toutes ces raisons, ils forment des vœux ardents pour votre prompt rétablissement et pour le développement de votre légitime prépondérance dans le parti républicain.

(Suivent les signatures.)

Adresse des positivistes à M. Jules Ferry (Revue Occidentale, 1888)



Lettre de Jules Ferry à Pierre Laffitte, 2 janvier 1888

Paris, le 2 janvier 1887¹ [sic]

Mon cher Monsieur Laffitte

Je considère parmi mes titres les plus précieux l'adresse que la Société positiviste de Paris m'a remise au lendemain du crime d'Aubertin. J'y ai reconnu l'amitié dont vous m'honorez, la hauteur des vues qui distingue vos conceptions politiques, ce sentiment des réalités gouvernementales qui donne à vos doctrines en histoire ou en diplomatie un caractère si éminemment positif.

Vous êtes de ceux qui n'ont pas méconnu mon rôle dans la politique extérieure de mon pays. Il faut savoir préférer, en de si grands sujets, l'opinion raisonnée de ceux qui savent aux impulsions irréfléchies des déclamations de profession.

Je vous prie de transmettre à tous et à chacun des signataires d'une lettre qui me fait tant d'honneur mon salut fraternel [...].

Jules Ferry

• Sur Ferry et le positivisme :

- Louis Legrand, *L'influence du positivisme dans l'œuvre scolaire de Jules Ferry*, Paris, Marcel Rivière et Cie, 1961.
- Jorge Lagarrigue, *La politique positive et M. Jules Ferry*, Paris, Apostolat positiviste, 1889.
- Pierre Barral, « Ferry et Gambetta face au positivisme » in *Romantismes*, 1978, n°21 et 22, p. 149-160.

¹ La lettre a bien été écrite en janvier 1888 et non 1887 comme l'indique par erreur Ferry.

Laurent Fedi : Cours sur l'Histoire générale de l'Humanité d'Auguste Comte, un manuscrit retrouvé.

(Présentation à la Chapelle de l'Humanité le 29 mai 2017)



Laurent Fedi à la Chapelle de l'Humanité - 29 mai 2017

L'ouvrage ici présenté est la publication d'un manuscrit repéré par Massimo Borlandi dans les archives de la famille Parodi léguées à Sciences Po-Paris. Le document non signé (46 feuillets, soit 91 pages) a nécessité une recherche d'identification : il s'avère qu'il est de la main de César Lefort, disciple de Comte domicilié à Bruxelles. Lefort recopia les notes de Philémon Deroisin en 1851. Deroisin était assidu au cours de Comte sur l'histoire de l'Humanité qui eut lieu trois années de suite, de 1849 à 1851. Afin d'éviter toute redondance avec le contenu de l'ouvrage (introduction et texte), L. Fedi a choisi d'axer sa présentation autour de questions générales suscitées par le titre même.

D'abord, pourquoi un cours ? Il faut rappeler que Comte avait une vocation pour la transmission. Le premier cours de philosophie positive remonte au 2 avril 1826. Comte enseigne ensuite à l'Athénée puis s'investit dans le cours d'astronomie populaire, qu'il fera pendant dix-sept ans. Cette mission a une base philosophique : nous entrons dans une nouvelle phase de l'histoire humaine, où l'explication scientifique remplacera définitivement l'explication théologique et l'explication métaphysique. L'instruction joue donc un rôle de premier plan. Dans les années 1840, Comte veut aussi rapprocher les philosophes et les prolétaires. Dans son esprit, le prolétariat a échappé aux vices de l'instruction théologique et métaphysique et il est donc apte à bien comprendre les enjeux du positivisme et de la morale positive. Le cours d'astronomie devient peu à peu une introduction au positivisme scientifique et politique. Il s'interrompt en 1848 puis reprend en 1849 dans un lieu symbolique : le Palais-Royal (ou Palais-Cardinal). À partir de cette date, Comte développe son programme politique et religieux.

Deuxième question : pourquoi un cours sur l'histoire ? Parce que Comte veut intervenir dans l'histoire. Il s'agit de réorganiser la société qui a été bouleversée par la Révolution française, et de la réorganiser sur de nouvelles bases, qu'il qualifie d'organiques. Pour comprendre le moment présent, il faut embrasser un intervalle plus large ; il faut « régler le présent d'après l'avenir déduit du passé ». Dans la perspective des régimes d'historicité décrits par François Hartog, Comte incarne une forme de « futurisme », tandis que le XX^e siècle s'est achevé dans le « présentisme ». Comte livre à ses auditeurs

L'ouvrage :

*Auguste Comte.
Cours sur l'Histoire de
l'Humanité (1849-1851)*

– Manuscrit de César Lefort.
Texte établi et présenté par
Laurent Fedi (Droz, 2016)
avec la collaboration
de Michel Bourdeau et
Olivia Leboyer. 328 p.

un tableau de l'état final, mais, à la différence des utopistes, il prend soin de détailler l'état transitoire, comme pour montrer que l'état final est accessible par un chemin continu qui n'est pas tout tracé mais qu'il faudra frayer. Comte est attentif aux transitions, aux continuités, ce qui est un argument de plus pour le placer au centre des régimes d'historicités, car il cherche à penser non pas seulement le présent, le passé et le futur, mais leurs articulations et leurs déterminations internes. Reste que son tableau de l'avenir n'est pas convaincant parce qu'il ne tient pas compte de la contingence de l'histoire.

Troisième point : l'histoire est ici l'histoire de l'Humanité. L'idée d'une entité terrestre pouvant donner une orientation générale et un sens à nos actions, à nos pensées et nos sentiments, est d'emblée religieuse. C'est ce que Régis Debray théoriserait, à la suite de Comte, en termes de point de fuite et ou de transcendance fondatrice. L'Humanité quelque chose de plus palpable que Dieu par son immanence. C'est une entité réelle, sociologiquement intéressante. Mais c'est aussi un idéal moral, quelque chose qui n'est pas donné mais qu'il faut atteindre en nous élevant au-dessus de nous-mêmes. Et comme ce qui nous élève est une forme de grâce, nous sommes en état de grâce par l'amour de l'Humanité. Cet amour de l'Humanité se substitue à l'amour de Dieu, mais Comte inverse l'ordre de la proposition et remet les choses à leur place : c'est Dieu, en réalité, qui usurpait la place de l'Humanité. Dans « histoire de l'Humanité » il faut entendre l'expression comme un bloc. L'Humanité ne se témoigne réellement qu'à travers son histoire. L'identité de cet être se construit comme une « identité narrative », pour reprendre l'expression de Ricœur. De même que l'Israël biblique se donne pour témoignage son propre récit, de même l'Humanité, en tant que « sujet » général, existe surtout comme entité historique.

Quatrième point : la chronologie (1849-1851). On rappelle que Comte a vécu la révolution de février 1848 comme « le plus grand événement survenu en Occident depuis la chute de Bonaparte ». Il parle alors de la « seconde partie de la révolution ». L. Fedi insiste sur la relativisation de la figure du révolutionnaire chez Comte, reprise dans un autre contexte par Michel Houellebecq. Il ne suffit pas de renverser l'ancien régime : une véritable révolution, au sens astral, est la combinaison d'un cycle et d'un progrès. Puis les journées de juin marquent une déconvenue. Comte sait désormais qu'il faudra prévoir un programme de transition. Ce programme, dont notre cours se fait l'écho, comprend des propositions sur le redécoupage administratif de la France, le système électoral, la justice, l'armée, les hôpitaux, l'éducation, la politique culturelle. Avec le triomphe électoral des conservateurs, notre chef d'école sait qu'il lui faudra faire la preuve que son programme n'est pas subversif. Il ne veut surtout pas être confondu avec les agitateurs qui pullulent dans la Paris de cette époque. Selon les catégories politiques de l'époque, Comte est inclassable. Comme les

conservateurs, il défend la famille, la propriété, la concentration des capitaux ; il est anti-égalitariste. Mais les conservateurs ne devaient guère apprécier ses idées sur la sécularisation de l'enseignement et la suppression de l'armée, ni sa sympathie affichée pour la classe ouvrière. Il est frappant de constater que ses auditeurs sont, pour beaucoup, des progressistes (on les retrouve souvent dans le camp républicain par la suite). Il est également frappant de noter que le passage de la philosophie positive au positivisme religieux ne les heurte pas vraiment. C'est le cas de Lefort qui n'est pas très éloigné de Proudhon. C'est aussi le cas de Littré, du moins au début. Les schismes se produiront plus tard.

L. Fedi donne enfin quelques informations techniques sur l'intérêt de ce manuscrit pour les spécialistes de Comte. On y découvre des traits d'humour. Les leçons duraient environ trois heures, et il fallait parfois distraire un peu l'auditoire. On observe également que le plan suivi dans le *Système* s'explique par les impératifs pédagogiques et didactiques du cours au Palais-Cardinal. L. Fedi en fait la démonstration en prenant pour exemple l'exposition du mouvement moderne. Dans le *Cours de philosophie positive*, Comte parcourait cinq siècles d'histoire pour étudier le mouvement de décomposition (55^e leçon) et parcourait à nouveau ces cinq siècles pour montrer le mouvement progressif de recomposition (56^e leçon). Dans son cours oral, il est obligé de procéder autrement : il découpe le mouvement moderne en trois phases et consacre une leçon à chacune, dans laquelle il expose les deux mouvements, négatif et positif. Les lecteurs pourront découvrir d'autres modifications entre le *Cours de philosophie positive* et le *Système* qui passent par les leçons au Palais-Cardinal. C'est là un des intérêts, non le seul évidemment, de cette publication.

L. Fedi termine son exposé en remerciant chaleureusement Dominique Parcollet (responsable des archives à Sciences Po), Max Engammare (directeur de la maison Droz), Massimo Borlandi, Jean-François Braunstein et David Labreure, ainsi que tous les auditeurs.



AUTOUR

DE GEORGES CLEMENCEAU

ET

D'AUGUSTE COMTE

Intervenants :

Sylvie Brodziak (Université de Cergy-Pontoise) : Clemenceau et l'Altruisme

Laurent Loison (CNRS, IHPST) : Clemenceau biologiste ?

Jeudi 16 mars 2017

18h30

Chapelle de l'Humanité

5, rue Payenne

75003 PARIS

MAISON

AUGUSTE COMTE



Autour de Georges Clemenceau et d'Auguste Comte (16 mars 2017 – Chapelle de l'Humanité)

Georges Clemenceau n'a pas été un disciple « orthodoxe » du positivisme mais son chemin a croisé à plusieurs reprises la doctrine et l'œuvre d'Auguste Comte. Le « Tigre » découvre le philosophe positiviste dans sa jeunesse et c'est notamment par l'intermédiaire de Charles Robin, lui-même positiviste, que se sont établis les liens les plus forts avec Comte. Médecin, Robin a été le directeur de thèse de Clemenceau et a grandement influencé sa pensée biologique. C'est cette pensée que tentera d'interroger Laurent Loison dans son intervention. Traducteur en français de l'ouvrage de John Stuart Mill, Auguste Comte et le positivisme, Clemenceau s'éloigne progressivement du positivisme qui continue néanmoins à l'influencer tout au long de sa vie. Opposé à Ferry, lui-aussi positiviste, sur la question du colonialisme, Clemenceau garde de ses idées comtiennes de jeunesse la promotion d'une morale laïque et son aversion pour le théologisme. Très attentif aux questions sociales, il écrit pour le journal La Justice une série d'articles sur des sujets économiques et sociaux divers, rassemblés en 1895 dans La Mêlée sociale. Il y critique fermement la hausse des prix, la répression des grèves, fait l'éloge de Louise Michel et critique l'évolution du christianisme. Dans ce recueil d'articles, il oppose avec férocité et humour la charité chrétienne à l'altruisme comtien à l'occasion du débat qui agite l'Académie Française sur l'entrée du mot « altruisme » dans le Dictionnaire. Cette réflexion sur le « vivre pour autrui » sera au cœur de l'intervention de Sylvie Brodziak. C'est la diversité des liens, peu connus, qui existent entre Clemenceau et le positivisme d'Auguste Comte que cette rencontre a tenté d'approcher.

Laurent Loison : Clemenceau biologiste ?

Georges Clemenceau (1841-1929) demeure l'un des rares hommes politiques français à avoir été en charge des plus hautes fonctions à la tête de l'Etat tout ayant reçu une formation scientifique. En effet, comme son père, Clemenceau effectua des études de médecine, d'abord à Nantes, puis à Paris. Il suivit à la Faculté de médecine de Paris les enseignements d'histologie générale de Charles Robin, puis rédigea sa thèse sous la direction de celui-ci. Robin n'était pas un clinicien et encore moins un thérapeute, mais un savant de laboratoire, dont l'œuvre appartient en fait davantage à l'histoire de la biologie qu'à celle de la médecine. De cette formation, Clemenceau garda toute sa vie un vif intérêt pour les sciences en général, et pour la biologie en particulier. Cet intérêt se voit notamment lorsqu'on parcourt les titres des ouvrages de sa bibliothèque personnelle, dont environ 140 sont consacrés aux sciences du vivant ou à la médecine. Parmi ceux-ci, on trouve de nombreux livres des grands noms de l'époque, comme Darwin, Spencer (qu'il rencontra personnellement) ou Haeckel, ainsi

Articles

que ceux des principaux biologistes français (Félix Le Dantec, Yves Delage, etc.). Il n'est alors pas infondé de se demander jusqu'à quel point Clemenceau fut lui-même biologiste, non pas parce qu'il aurait produit de la biologie, mais au sens où les savoirs biologiques auraient pu informer sa conception de la société et de l'action politique. Pour cela, il convient d'examiner le contenu des deux écrits où Clemenceau s'est affronté le plus directement à des questions biologiques : sa thèse de médecine (1865), et son ouvrage testament, *Au soir de la pensée* (1927).

Le 13 mai 1865, Clemenceau soutenait un mémoire intitulé *De la génération des éléments anatomiques*. Celui-ci allait être publié chez Baillière en échange de la traduction du livre de J.-S. Mill, *Auguste Comte and Positivism*. Il s'agit d'un texte de 222 pages qui constitue un parfait résumé des thèses embryologiques et anatomiques de Robin, à l'époque le principal opposant en France à la théorie cellulaire qui avait pris son essor dans les pays de langue allemande. Contre la théorie cellulaire, Robin proposait que la cellule ne soit qu'un élément anatomique parmi d'autres et surtout que ceux-ci puissent se former directement à partir de liquides organiques spécifiques, les blastèmes (et non par division de cellules préexistantes, comme le stipulait la théorie cellulaire). En d'autres termes, au moment où le catholique et bonapartiste Pasteur montrait l'impossibilité de l'« hétérogénie », l'athée Robin préservait la possibilité d'une forme restreinte de génération spontanée au sein même des milieux intérieurs de l'organisme.

Le matérialisme et le positivisme de Robin se trouvaient alors en porte-à-faux avec l'idéologie spiritualiste du Second Empire. On lui avait déjà fortement reproché la tonalité trop ouvertement matérialiste du *Dictionnaire de médecine de Nysten*, qu'il avait entièrement réécrit avec son collègue et ami Emile Littré dans son édition de 1855. Les milieux réactionnaires prirent ensuite comme un affront le contenu de sa Leçon d'ouverture de 1866, véritable profession de foi matérialiste. Tout ceci valut à Robin d'être convoqué devant Victor Duruy, alors ministre de l'Instruction publique. Les choses ne s'arrêtèrent pas là puisqu'une fronde fut menée au sénat par le cardinal Henri-Marie-Gaston Boisnormand de Bonnechose : on reprochait au positivisme de Robin d'être un matérialisme qui ne disait pas son nom.

C'est donc au moment où Robin représentait l'avant-garde du positivisme dans les sciences du vivant, et alors que les orientations matérialistes de ses doctrines étaient évidentes, que Clemenceau choisit de faire sa thèse sous sa direction et de consacrer celle-ci à un exposé méthodique du système matérialiste de Robin. En d'autres termes, le geste de Clemenceau était déjà pleinement politique, et c'est bien ainsi qu'il faut comprendre l'exergue de sa thèse, où il déclare : « Les opinions que j'exprimerai n'engagent que moi. Je ne les ai point parce que j'ai fait ce travail ; j'ai fait ce travail parce que je les avais ». Il est surprenant qu'une telle thèse ait pu être soutenue en 1865 dans l'ambiance spiritualiste de l'époque. Clemenceau s'en est lui-même expliqué, rapportant bien plus tard à son secrétaire et ami Jean Martet que les membres du jury ne



Laurent Loison à la
Chapelle de l'Humanité
- 16 mars 2017



Charles Robin

l'avaient en fait pas lu. Un des examinateurs l'aurait même interrogé sur la fièvre scarlatine...

Si les arènes politiques ne privèrent pas Clemenceau de la pratique de la médecine, dont l'exercice le maintint au contact du peuple de Paris, il fallut attendre près de soixante ans pour le voir produire un autre texte consacré prioritairement à la science. C'est aux environs de 1923, peu avant sa rencontre avec Marguerite Baldensperger, que, âgé de plus de quatre-vingt ans, il débute le travail qui le conduira à publier deux tomes de près de mille pages intitulés *Au soir de la Pensée*. Là encore, on ne peut manquer de souligner la profonde singularité de Clemenceau, qui au lieu de se consacrer à l'écriture de ses mémoires, décida de donner un état des connaissances disponibles dans presque toutes les branches du savoir. En plus de sa bibliothèque personnelle, très riche, il sut mettre à profit ses nombreuses relations pour bénéficier d'entretiens directs avec les savants de l'époque.

Il en est résulté un livre à la lecture difficile depuis le XXI^e siècle, car abondant en passages emphatiques et empesés. Clemenceau y développe de bout en bout une ontologie processuelle du monde. Pour lui, le changement est la réalité même, au-delà des seuls êtres vivants (il étend alors l'élan bergsonien à la totalité de l'univers matériel). De ce fait, il n'est pas surprenant que la théorie de l'évolution occupe une place importante dans l'économie de l'ouvrage. De manière classique dans le contexte de l'époque, Clemenceau compare les mérites respectifs de Lamarck et de Darwin pour réduire ce dernier au rang de continuateur. Surtout, Clemenceau énonce de manière relativement détaillée une conception typiquement néo-lamarckienne de l'hérédité. L'hérédité d'un organisme n'est que la continuation de son mode de fonctionnement, lui-même contraint par les caractéristiques de son milieu de vie. Autrement dit, changer le milieu aura des conséquences à long terme du fait de ce qu'on appelle alors l'hérédité des caractères acquis. On comprend bien l'importance d'une telle caution scientifique pour l'idéologie progressiste de la III^e République : en améliorant les conditions de vie, on se donne les moyens d'inscrire dans le mécanisme de l'hérédité les conditions d'un progrès social.

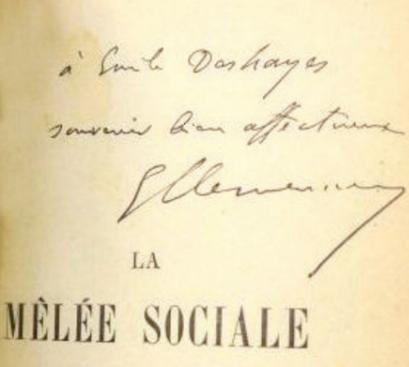
On constate donc sans surprise que les écrits biologiques de Clemenceau furent en accord avec son orientation politique. Pour autant, il ne faudrait pas exagérer la portée de cette mise en correspondance. Par exemple, l'hérédité des caractères acquis était un lieu commun de la biologie française comme de l'idéologie républicaine de cette période, et bien au-delà du seul cas de Clemenceau. Si certes il en maîtrisait les tenants scientifiques mieux que la plupart de ses condisciples parlementaires, cela ne l'engagea pas vers des voies politiques originales. Car à l'instar de ses collègues radicaux, plus encore que la science, c'est l'idéologie de la science qui a au premier chef intéressé le projet politique de Clemenceau. Celle-ci semblait le moyen privilégié des luttes contre l'obscurantisme et les dogmes religieux qui entravaient la possibilité

de tout type de progrès. En d'autres termes, c'est plus certainement en tant qu'élément d'une culture plutôt que comme contenu de connaissances qu'il faut envisager le rôle joué par la formation scientifique de Clemenceau dans le déploiement de son engagement politique.

Sylvie Brodziak : Georges Clemenceau et le concept d'altruisme

Un médecin et un politique sans Dieu

Par son père médecin en Vendée, puis devenu médecin à son tour à Montmartre, le désir et l'obligation de s'intéresser à l'autre, l'envie de le soulager de ses souffrances sont au cœur de la vie professionnelle puis de l'action politique de Georges Clemenceau, fondateur et bâtisseur de la Troisième République. Son souci de l'autre est permanent et s'incarne dans son intérêt constant pour la question sociale. Clemenceau le manifeste autant dans son cabinet parisien rue des Trois frères qu'au conseil municipal de Paris, à l'Assemblée Nationale ou au Sénat, puis, plus tard à la retraite, à Bélébat. Il l'écrit dans ses articles et ses nouvelles ; il le revendique dans ses discours à la tribune. Cet intérêt pour les plus faibles peut étonner chez un homme qui, né dans une Vendée toujours monarchiste et majoritairement catholique, a été élevé loin de la fameuse injonction « Aime ton prochain comme soi-même » au fondement de la pratique de la Charité chrétienne. Ainsi, Clemenceau, anticlérical, dénonce à plusieurs reprises la façon dont l'Église oublie ce second commandement. Jeune carabin, dès l'hôpital de Nantes ou à Bicêtre à Paris, il s'insurge contre la façon peu humaine dont on traite les patients. Plus tard, dans ses écrits dans la presse, à la *Justice* ou à l'*Aurore*, il critique l'incompétence et la dureté des infirmières religieuses. Dans la capitale comme en province, leurs relations ont été difficiles et ont conforté son anticléricalisme viscéral. Cette attitude hostile n'est toutefois pas particulière au vendéen athée qu'il est, elle est aussi celle d'une nouvelle génération de médecins en rupture avec leurs collègues de la première moitié du XIX^e siècle, période où la direction des hôpitaux était encore majoritairement entre les mains de l'Église. Ce sont les Charcot (1825-1893, connaissance de Clemenceau), les Lannelongue, qui vont, en bons positivistes, « être exaspérés par l'arrogance des religieuses » et « ne vont pas comprendre la popularité de l'huile de Palma Christi, séculaire panacée dont les bonnes sœurs gardent le secret. » Par conséquent, à côté des valeurs de justice, de liberté et de fraternité inscrites dans le legs de la Révolution Française donné par son père adepte de la philosophie d'Auguste Comte, le positivisme - pensé et travaillé lors de ses études scientifiques menées sous la direction de Charles Robin - lui offre l'altruisme afin qu'il puisse sans retenue « vivre pour autrui ».



Dédicace de
Georges Clemenceau à
Émile Deshayes sur
un exemplaire de
La Mêlée Sociale.

Clemenceau et l'altruisme.

Dans son premier ouvrage *La Mêlée sociale*, publié en 1895, Georges Clemenceau, disciple d'Auguste Comte et d'Émile Littré, donne sa définition philosophique de l'homme.

Celui-ci est subordonné au monde et, son entendement et son esprit sont réglés par l'ordre réel. D'abord sauvage et brutal, il devient libre et humain parce qu'« un nouveau sentiment entraîne l'homme vers autrui, malgré les résistances du besoin égoïste. D'abord non désintéressé peut-être : aider pour être aidé, donner pour recevoir. Et plus tard, par le perfectionnement de l'être, donner pour donner : l'altruisme. »

Par conséquent, à l'instar d'Auguste Comte, un homme pour Clemenceau est un être qui vit dans le monde et, pense dans et par l'Humanité. Sa conscience au monde, son individualisme naturel n'oblitére jamais sa conscience de l'autre, et la nécessité de mieux vivre avec lui. Ainsi, si Clemenceau n'approuve pas la Religion de l'Humanité de Comte, il adopte cependant le concept d'altruisme, au nom inventé par le père du Positivisme à la fin du premier volume de son ouvrage fondateur *Système de politique positive*. Comme lui, il distingue l'égoïsme et l'altruisme et fait sien, à sa manière, ses deux catégories. En effet, confronté à la réalité économique et sociale de son temps, Clemenceau, homme d'action, conçoit l'altruisme, le « vivre pour autrui » non plus comme une utopie scientifique chargée de développer un nouveau système religieux et social pour l'Occident propre à résoudre « le grand problème humain » mais, comme une praxis, une activité éminemment politique. Clemenceau, même s'il « n'a garde de penser que nous arrivions à l'absolue conciliation de l'égoïsme et de l'altruisme » et s'il sait qu'il faut absolument maintenir le « besoin du rêve », emploie trente-sept fois le mot dans la *Mêlée sociale* pour soutenir son projet politique de lutte contre la misère et les inégalités sociales. Clemenceau revendique la création du substantif par Comte parce que celui-ci, comme le laisse supposer Jules Simon, n'est en rien le pléonasme de la Charité chrétienne. L'altruisme qui « est en germe dans tout ce qui respire » n'est pas une croyance ou une idée abstraite mais un fait humain qui est « en voie de développement. » Pour l'Homme des Lumières qu'il est, l'altruisme ne doit pas être conçu comme un acte à accomplir afin d'obtenir une hypothétique vie éternelle, mais s'inscrit dans la marche inexorable du Progrès et se présente comme condition à la naissance d'un nouvel ordre social plus égalitaire et émancipateur. Clemenceau fait donc de l'altruisme le moteur de son engagement politique pour s'opposer à « la loi de massacre » engendrée par le libéralisme à l'état sauvage. Dès la préface de la *Mêlée sociale*, il donne sa conception de la société à construire : un monde où les individus ne seraient pas mus par l'égoïsme mais par le souci de l'intérêt collectif, une société qui ne serait pas « seulement la mise en commun de tous les égoïsmes individuels. » L'humaniste en politique qu'est Georges Clemenceau a consacré sa vie entière à la réalisation de ce qui demeure encore aujourd'hui une utopie.

La bibliothèque positiviste de la rue Réaumur



Photographie
du local de la
Bibliothèque
positiviste -
Rue Réaumur

Après la mort de Comte, les disciples « orthodoxes » du positivisme, dirigés selon les vœux du « Maître » par Pierre Laffitte, professeur de mathématiques, s'engagent à continuer l'œuvre pédagogique du philosophe : ils reprennent les cours publics et gratuits, en suivant au plus près les plans d'enseignement de Comte. Ils diffusent également des brochures et de petits opuscules sur des points précis de la doctrine de Comte susceptibles de cimenter l'opinion. Ils fondent aussi une « Imprimerie positiviste », financée par les membres de la société positiviste et construisent la Bibliothèque positiviste en réunissant les ouvrages tels que programmés par Comte. Par ailleurs, les positivistes donnent des séries de conférences en privilégiant les interventions dans les « bibliothèques populaires ». P. Laffitte intervient régulièrement à la Bibliothèque des Amis de l'Instruction du XIV^e arrondissement à Montrouge à partir de 1876 mais aussi dans les bibliothèques populaires des autres arrondissements (XIX^e arrondissement – La Villette ; III^e arrondissement – en 1878 – XV^e, VIII^e et XI^e arrondissements). Il est suivi par d'autres positivistes comme Isidore Finance qui donne des conférences à la Bibliothèque populaire du XVIII^e arrondissement. Les années 1870 - 1880 ont vu se développer une importante activité de propagande et d'enseignement positiviste. Celle-ci est assurée par les disciples positivistes eux-mêmes qui utilisaient le réseau des bibliothèques populaires, des Sociétés philotechniques voire des mairies parisiennes pour donner des cours - de mathématiques, de biologie, d'astronomie, d'histoire - et des conférences visant à présenter et à vulgariser le positivisme. Cette activité se concrétise en outre par l'établissement, dans les foyers positivistes de province, de bibliothèques de consultation et d'emprunts d'ouvrages qui servent bien souvent de lieux de réunion et d'enseignement.

Les bibliothèques populaires

La bibliothèque populaire est par essence destinée au "peuple". Au XIX^e siècle, la création et la multiplication des bibliothèques populaires (plus de 10000) correspondent à de véritables besoins. L'idée de donner à tous un égal accès à la lecture a fait son chemin depuis la Révolution française. L'écueil principal étant le coût du livre, quelques bibliothèques à destination du peuple naissent d'initiatives privées, relevant le plus souvent des Églises soucieuses de lutter contre le colportage par des livres édifiants. Les gens les plus modestes rêvent d'ouvrages récréatifs ou instructifs que ne leur offrent pas non plus les structures publiques rétives au prêt et dont les horaires sont incompatibles avec ceux des ouvriers ou artisans. La bourgeoisie philanthrope souhaite, quant à elle, éloigner les gens plus modestes des cabarets et les moraliser par de "bonnes lectures". Une brèche est ouverte avec la circulaire Rouland, encourageant, en 1860, l'établissement de bibliothèques scolaires. Le véritable tournant est donc opéré avec la fondation de la Bibliothèque des Amis de l'Instruction (BAI) en 1861, dont le fondateur, Jean-Baptiste Girard, ouvrier-lithographe, militant associationniste, fonde une bibliothèque associative pour les artisans et ouvriers du Marais parisien. Tous les membres participent s'ils le souhaitent à la vie de la bibliothèque et à sa gestion quotidienne. Le succès est immédiat, les BAI essaient en région parisienne et en province, et servent bientôt de modèle en France et à l'étranger via le *Bulletin de la Société Franklin*. [...] Bibliothèques populaires "libres" (assurant leur gestion à condition de soumettre leur catalogue aux autorités) et "communales" se multiplient. Concurrencées par les bibliothèques municipales qui décident de prêter à leur tour les livres, servant bientôt de repoussoir à la lecture publique, les bibliothèques populaires ferment les unes après les autres au XX^e siècle. Aujourd'hui la BAI du III^e Arrondissement est la dernière bibliothèque populaire "vivante", toujours gérée par une association, et témoigne [...] de cette aventure exceptionnelle, en réalité fondatrice de la lecture publique en France.

Source : « Bibliothèques populaires », <http://www.enssib.fr/le-dictionnaire/bibliotheques-populaires>

Les bibliothèques positivistes

Dans la 22^e Circulaire positiviste (août 1870), Pierre Laffitte se dit à l'origine de l'établissement d'une bibliothèque positiviste à Puteaux. Il s'agit d'une bibliothèque de prêt dont il laisse par la suite la direction à Fabien Magnin : « M. Magnin, à Puteaux, par une heureuse initiative, a perfectionné cette organisation en établissant un registre où sont inscrits non-seulement les noms et domiciles de ceux à qui sont prêtés des livres, mais aussi la profession¹. » Laffitte indique aussi l'existence d'une Bibliothèque positiviste à Bordeaux dont il n'a pas cette fois, semble-t-il, l'initiative : « Grâce à l'initiative de notre confrère M. A. Prudhomme, une Bibliothèque positiviste est fondée à Bordeaux et fonctionne actuellement². » Elle se situe alors dans un local, au 29 rue Tanesse, est ouverte le lundi et le jeudi de 16h à 18h, propose également des prêts de livres et la mise à disposition de l'ensemble des ouvrages constitutifs de la Bibliothèque positiviste d'Auguste Comte : « Des dons divers, et surtout le zèle de M. Avezac-Lavigne, ont permis d'arriver à cet égard à une réalisation presque complète du catalogue formé par Auguste Comte³. ». Une bibliothèque est également fondée à Marseille et animée par le docteur G. Audiffrent, mais sur laquelle il n'existe guère d'infor-

¹ Pierre Laffitte, 22^e Circulaire, 1870, p. 2.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

mations. Le Centre positiviste havrais, ouvert le 14 mai 1880 au 44 rue des Pincettes, propose des réunions le mercredi à 20h30 et met des livres à la disposition des ouvriers et des sympathisants les dimanches de 10h à midi. S'y déroulent également conférences et réunions.

Au-delà de l'enseignement et des conférences se développe ainsi, dès le début des années 1870, une véritable activité positiviste de mise à disposition et de diffusion d'ouvrages. Dans la 14^e circulaire, Pierre Laffitte appelle clairement à fonder une Bibliothèque positiviste qui disposerait d'un local, d'une administration propre, tout en restant subordonnée à la direction du positivisme : « Le système d'enseignement doit, au moins pendant la transition, être complété par une bibliothèque positiviste publique destinée à donner satisfaction, en le réglant, au besoin de lecture éprouvé par le prolétariat⁴. » Mais l'autre but s'avère clairement politique : la fondation d'une telle bibliothèque doit détourner les ouvriers de la lecture inutile de la presse : « Les prolétaires pourront ainsi s'initier à la connaissance des chefs-d'œuvre intellectuels de l'Humanité, au lieu de satisfaire leur goût d'instruction par des lectures désordonnées, déterminées par un journalisme tout au moins incompetent⁵. » Il faut donc permettre aux prolétaires de s'instruire mais strictement dans l'esprit positiviste.

La Bibliothèque de la rue Réaumur : positiviste et populaire

En région parisienne, la 22^e circulaire évoque, nous l'avons vu, la présence d'une Bibliothèque positiviste à Puteaux autour de Fabien Magnin (1870). Le projet de la fondation d'une bibliothèque positiviste au cœur de Paris germe à la fin de l'année 1879 sur l'initiative exclusive des positivistes. 21 adhésions individuelles sont enregistrées en amont de la fondation de la Bibliothèque⁶ en novembre et décembre 1879. Elles sont complétées par celle du Cercle des cuisiniers positivistes⁷, qui amène à elle seule 40 francs. Ces adhésions initiales sont complétées par un don important (100f) de l'avocat et mécène positiviste valenciennois Jean-Baptiste Foucart, connu pour son soutien appuyé du célèbre sculpteur nordiste Carpeaux. Au début de l'année 1880, avant l'inauguration officielle, 6 positivistes viennent grossir le nombre des adhérents.

Le 1^{er} mars 1880, les positivistes parisiens inaugurent un local au 58 de la rue Réaumur⁸ à Paris, dans « un des quartiers les plus peuplés et les plus actifs de Paris, (...) près le Conservatoire des arts et des métiers⁹ » et y installent leur Bibliothèque positiviste *populaire*, confirmant par ce dernier adjectif les premiers destinataires de cette initiative : le prolétariat. Le montant du loyer, qui s'élève à plus de 700 f par an, auxquels s'ajoute l'enregistrement du bail et les dépenses de fonctionnement ne sont guère couvertes par les recettes constituées essentiellement par les adhésions (à hauteur de 550 f pour l'année 1880) et la sous location de la salle (361 f), même si le trésorier, Henri Delpy, se veut optimiste lors de la première Assemblée générale : « Ce déficit n'est qu'apparent ; il provient de frais inévitables d'un premier établissement et de ceux de six mois de loyer d'avance par suite du bail conclu avec le propriétaire du local¹⁰. » La Société est donc obligée de contracter un

⁴ *Revue Occidentale*, 1881, p. 327.

⁵ *Ibid.*, p. 327.

⁶ *Ibid.*, p. 329.

⁷ Éminence du Cercle des prolétaires positivistes auquel il est affilié.

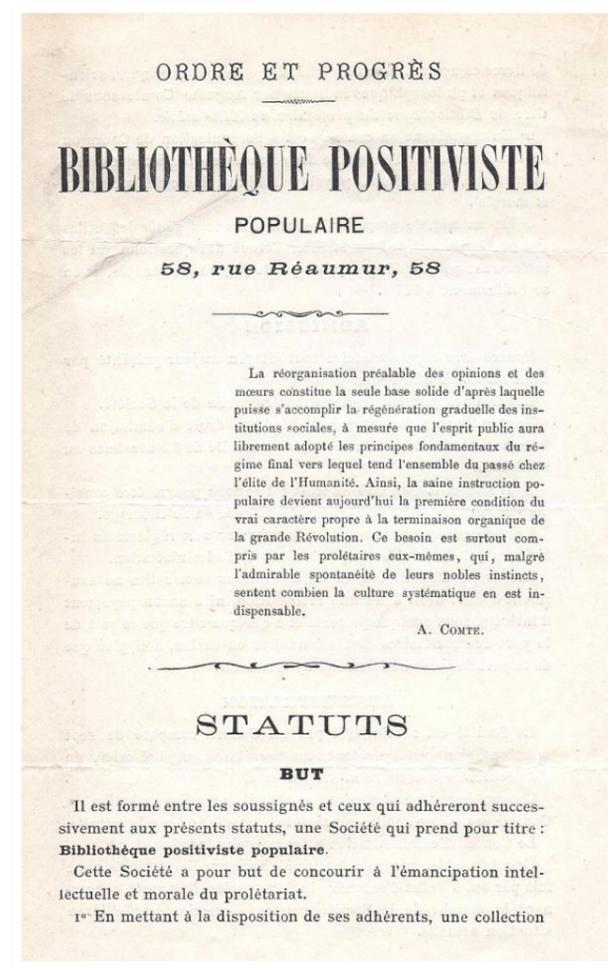
⁸ La rue Réaumur, du nom du naturaliste et physicien R.-A. Ferchaut de Réaumur (1683-1757), a été percée au début de la période haussmannienne (entre 1854 et 1858 pour sa première section entre la rue du temple et la rue Saint-Denis) et s'étend actuellement du square du temple à la Bourse (2^e et 3^e arrondissement). De nombreux changements et travaux à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle (construction de nouveaux immeubles de type art nouveau ou industriel notamment) ont considérablement modifié sa configuration initiale. Si le n°60 (qui correspond au musée des arts et métiers) existe toujours, nous n'avons pas trouvé trace d'un n°58. Il est probable que les aménagements successifs du croisement de la rue Réaumur et de la rue de Turbigo aient eu pour conséquence la disparition pure et simple de certains numéros de la première citée.

⁹ *RO*, 1880, n°5, p. 165.

¹⁰ *RO*, 1881, p. 330.

emprunt. La salle est décorée par les grands types issus du calendrier positiviste et par un buste d'Auguste Comte.

Les conditions d'admissions sont clairement édictées dans les statuts. Pour être admis, un membre, doit être présenté par 2 membres adhérents. En outre, le sociétaire doit être majeur et les femmes peuvent être admises comme membres. Enfin, tout adhérent doit s'acquitter d'un droit d'admission (2 francs) puis d'une cotisation mensuelle (50 centimes minimum). La bibliothèque est dirigée par un Conseil d'administration comportant 7 membres dont un président, un secrétaire, un bibliothécaire et trois autres administrateurs¹¹. Une assemblée générale se réunit une fois par an « à l'effet d'entendre la lecture des « Rapports » concernant la marche de la société pendant l'exercice écoulé et sa situation actuelle¹². » Le lien avec la direction du positivisme du 10 Rue Monsieur-le-Prince est clairement établi dans les statuts, puisque en cas de dissolution de la Bibliothèque positiviste, « les volumes, le matériel et l'actif restant appartiendra de droit à la Direction positiviste¹³. » D'abord ouverte, à l'origine, le mardi et le vendredi de 8h à 10h du soir¹⁴, la bibliothèque ouvre, dès 1881, le mardi, le jeudi et le vendredi de 9 à 10h du soir.



Statuts de la Bibliothèque positiviste populaire - 58 rue Réaumur

¹¹. À sa création le Bureau de la Bibliothèque se compose ainsi :
Le Président :
P. Benard, comptable ;
Secrétaire : Elie Boudeau (1852 - 1912), d'abord représentant de commerce puis industriel (fabriquant de savons) mais présenté comme comptable dans les statuts ; franc maçon et membre de la Ligue des patriotes. Adhère au positivisme en 1877 ;
Secrétaire adjoint : M. Maréchal ;
Trésorier, Henri Delpy (1848 - ??), employé municipal,
Membre du cercle des prolétaires positivistes.
Bibliothécaire : Alfred Dubuisson, employé de Librairie ;
Autres administrateurs :
Genin, ouvrier cuisinier,
Maurice, ouvrier peintre en bâtiment, Auguste Vaillant, employé d'administration.

¹². RO, 1880, n°5, p. 168.

¹³. *Ibid.*

¹⁴. Statuts, 1880, in Archives de la MAC (Cercle des prolétaires positivistes, Bibliothèque populaire positiviste pochette (8))

Le fonds d'ouvrages :

Pierre Laffitte, dans la 33^e circulaire positiviste parle, malgré ces difficultés initiales, d'une « initiative extrêmement heureuse et susceptible d'une grande portée¹⁵. » Il s'agit en premier lieu de mettre à disposition des adhérents les ouvrages désignés par A. Comte dans sa « Bibliothèque du prolétaire du 19^e siècle » et d'offrir, d'après les statuts « les connaissances générales utiles au prolétaire¹⁶ ». Cette mise à disposition se fait en échange d'un « très modeste concours pécuniaire. » Le fonds d'ouvrage primitif a été constitué rue Monsieur-le-Prince comme l'indique le Président de la Bibliothèque lors de la première Assemblée générale : « Avec le temps, de la patience et aussi un peu d'argent, les positivistes parvinrent à réunir, 10, rue Monsieur-le-Prince, la plus grande partie des ouvrages composant le catalogue formé par Auguste Comte : ce fut-là la première bibliothèque positiviste ; nous l'avons transportée ici¹⁷. » La bibliothèque bénéficie également des dons des 175 ouvrages qui constituaient la bibliothèque positiviste américaine et réunis par Henry Edger, ainsi que ceux, plus modestes, de Jules Mahy, Jorge Lagarrigue, Miguel Lemos, Auguste Vaillant ou encore Edouard Foley, qui complètent le fonds initial. Au début de l'année 1881, le fonds de la bibliothèque de la rue Réaumur est ainsi composé « de 600 volumes environ tant brochés que cartonnés ou reliés¹⁸ ». La vente de quelques doublons permet de financer les travaux de reliure et d'acquérir d'autres ouvrages. Le bibliothécaire, Alfred Dubuisson, dénombre « 217 volumes [...] prêtés, en 1880, à 66 personnes différentes. » Un résultat « satisfaisant vu le petit nombre actuel de nos adhérents » précise-t-il.

Activités d'enseignement et de propagande

La bibliothèque de la rue Réaumur offre au mouvement, en plus de son activité propre, un nouveau lieu de réunion et d'enseignement : « Elle organisera ou contribuera à organiser des conférences ou des cours sur des matières scientifiques – mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie et morale ; (...)»¹⁹. » Les fondateurs de la bibliothèque indiquent aussi clairement qu'outre les conférences, la bibliothèque sera un lieu de « prédications propres à la propagande du positivisme, de manière à développer cette transformation des opinions qui est à la base élémentaire de la réorganisation finale de l'Humanité²⁰. » Ainsi, outre sa vocation d'éducation populaire, le but avoué de l'institution d'un tel local est donc bien aussi la diffusion au plus grand nombre des idées positivistes.

L'enseignement est ainsi privilégié car il est considéré comme la principale mission du nouveau pouvoir spirituel de la religion de l'Humanité dans la phase de transition de la société vers l'état positif. Le jour même de l'ouverture officielle de la bibliothèque au public, le 14 mai 1880, débute une série de conférences, inaugurée par un exposé de Joseph Lonchampt sur la vie et l'œuvre d'Auguste Comte. Trois conférences (en juin, juillet et août 1880) ont suivi, toutes données par des

¹⁵. P. Laffitte, 33^e Circulaire, 1881, p. 5.

¹⁶. RO, 1880, n°5, p. 165.

¹⁷. RO, 1881, p. 327.

¹⁸. *Ibid.*, p. 332.

¹⁹. RO, 1880, n°5, p. 165.

²⁰. P. Laffitte, 33^e circulaire, 1881, p. 5.

« cadres » du positivisme orthodoxe : Paul Dubuisson (sur la question sociale), Charles Jeannolle (sur l'éducation de l'enfant) et le positiviste suédois, le Dr Nyström (sur la politique et la religion en Suède). Ce cycle de conférences se poursuit une fois par mois pour commencer puis deviennent hebdomadaires à l'automne 1880. Des cycles de conférences publiques et gratuites « dans lesquelles est exposée l'ensemble de la doctrine positiviste » seront ainsi prévus pendant 4 ans et entrent dans le cadre, à partir de l'hiver 1880-1881 de l'Enseignement positiviste supérieur organisé par P. Laffitte.

ORDRE ET PROGRÈS

Bibliothèque Positiviste Populaire

58, Rue Réaumur, 58.

CONFÉRENCES

Sur les éléments principaux dont se compose la société actuelle
et sur les fonctions que chacun d'eux doit remplir,

Par M. **Fabien MAGNIN**
OUVRIER MENUISIER
Président honoraire de la Société Positiviste.

1^{re} CONFÉRENCE

De la formation du Prolétariat considéré comme un organe normal de
la société moderne.

2^{me} CONFÉRENCE

De l'ensemble des fonctions sociales dans lesquelles le Prolétariat
intervient indirectement.

3^{me} CONFÉRENCE

Des quatre fonctions sociales indispensables qui ne peuvent être remplies
que par le Prolétariat.

*Ces trois Conférences auront lieu à 9 heures du soir, au siège de la
Bibliothèque; la première, le Jeudi 24 Mars; la seconde, le Jeudi 7 Avril,
et la troisième, le Jeudi 14 Avril.*

LA BIBLIOTHÈQUE EST OUVERTE LES MARDI, JEUDI & VENDREDI
DE CHAQUE SEMAINE, DE 8 A 10 HEURES DU SOIR

Elle se charge d'acheter, pour le compte de ses adhérents, tous les ouvrages formant
le Catalogue positiviste.

Paris-imp. LEFÈVRE, Pass. du Caire. 57-59.

Programme de
conférences à
la Bibliothèque
positiviste
populaire

Le premier cycle (1880-81) propose « treize conférences sur l'ensemble du positivisme » avec une conférence « d'ouverture » donnée par Pierre Laffitte le 28 octobre 1880 et se poursuit sans discontinuer tous les jeudis à 9h du soir jusqu'au 20 janvier 1881 (conférence de Lonchamp sur la Religion positive).

Le second cycle (1881-82) se compose d'un nombre plus important de conférences : 19, avec pour intitulé « Sur l'ensemble du dogme et du régime positivistes ». 12 sont consacrées au dogme et aux 7 sciences comtiennes : la cosmologie (qui inclut la physique, la chimie et l'Astronomie), la biologie, la sociologie et enfin la Morale positive. Le « Régime positif » (religion, organisation politique et sociale) fait quant à lui l'objet de 7 conférences.

A partir du troisième cycle, il est précisé que les conférences de la Bibliothèque de la rue Réaumur se font sous l'égide du Cercle des prolétaires positivistes. On note, en effet, que sur les affiches annonçant les conférences, on trouve désormais la mention « Bibliothèque du Cercle des prolétaires positivistes de Paris » et non plus « Bibliothèque positiviste » comme c'était le cas pour les cycles précédents. Il est probable que la bibliothèque soit devenue à cette époque une sorte d'« annexe » du Cercle ainsi que leur local de réunion et salle de conférence officiels. La note figurant sur l'annonce du cycle des conférences 1882-83 précise : « Le Cercle des prolétaires [...] a aussi pour but de favoriser l'enseignement populaire supérieur par l'organisation de Conférences et par le prêt de livres dans le local de sa bibliothèque, 58, rue Réaumur. – Les prolétaires qui désireraient faire partie du Cercle ou de la Bibliothèque peuvent s'adresser à M. E. Machy, secrétaire [...] ou à M. Keufer, président²¹. »

Ainsi, la Bibliothèque accueille, en dehors des horaires de conférences et de cours, des réunions du Cercle des prolétaires positivistes mais aussi du Cercle des cuisiniers de Paris, de la Chambre syndicale des cuisiniers et de la Chambre des employés de commerce. Ce qui a permis, comme le souligne Leonel Dal Corno, « de nouer de nombreux contacts entre les différents utilisateurs de lieux et d'augmenter considérablement le nombre d'auditeurs des cours et conférences²². » En outre, la sous-location de la Bibliothèque est particulièrement importante pour une structure qui peine à recueillir des fonds pour son entretien. En 1882, c'est la bibliothèque et ses membres qui organisent la célébration du 25^e anniversaire de Pierre Laffitte à la direction du positivisme, preuve que celle-ci devient un bastion incontournable du positivisme parisien.

La fin de la Bibliothèque de la rue Réaumur :

L'activité de cette bibliothèque positiviste s'est donc révélée particulièrement dense. Pierre Laffitte autorise la bibliothèque à adhérer au Syndicat des bibliothèques libres de Paris en 1883. Toutefois, un événement décisif va précipiter sa disparition, le 28 décembre 1883. La bibliothèque se voit en effet refuser une subvention de 2000 f du Conseil municipal de Paris, qu'elle a pourtant accordée à toutes les institutions appartenant au Syndicat des bibliothèques libres²³. Plusieurs objections sont avancées. L'un des membres du Conseil évoque le fait que « quelles que soient les transformations qu'ait pu subir la doctrine positiviste,

²¹. Archives de la MAC (Cercle des prolétaires positivistes, Bibliothèque populaire positiviste (8,7).

²². Leonel Dal Corno, *Le positivisme social en France. Origine et évolution du positivisme ouvrier (1840-1906)*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 76.

²³. Voir RO, 1884, 1, p. 141-153.

Le Cercle des prolétaires positivistes

F. Magnin, ouvrier menuisier, sensibilise le premier les positivistes sur la question du travail. Il appelle à la création d'un Mouvement prolétaire positiviste au début des années 1860, sans qu'aucun document n'établisse clairement la fondation d'un groupe. Laffitte atteste une première réunion d'un « groupe de prolétaires positivistes » autour de Magnin, premier président du Cercle, en 1865. On trouve la première trace concrète du Cercle dans une intervention du prolétaire positiviste Gabriel Mollin dans le courant de l'année 1869 au Congrès Ouvrier de Bâle, dans lequel il intervient « au nom du cercle des prolétaires positivistes de Paris ». Il semble que les prolétaires positivistes interviennent régulièrement au nom de ce Cercle entre 1872 et 1878 dans les congrès ouvriers. En 1878, sur l'initiative d'Isidore Finance et d'E. Laporte, le Cercle des prolétaires positivistes de Paris décide de créer en son sein un « Cercle d'études sociales des prolétaires positivistes », afin d'approfondir les solutions envisagées par le positivisme concernant les diverses questions sociales et de les faire connaître au public via les publications assurées par les délégations ouvrières. Après la mort de Magnin en 1884, Finance, alors président du Cercle décide de reconstituer ce dernier « sur de nouvelles bases ». Le Cercle a pour but : « 1° de mettre ses membres au courant (...) de tous les faits se rattachant directement aux rapports du capital et du travail ; ensuite, des principales études faites sur ce sujet par les différentes écoles socialistes et économistes. 2° De rechercher les solutions fournies par le Positivisme pour les questions sociales sur lesquelles l'attention générale est attirée, soit par les faits eux-mêmes, soit par l'action de la presse, soit par l'action gouvernementale ; 3° De porter à la connaissance du public les solutions positivistes au moyen de circulaires, brochures, affiches, pétitions, correspondances et délégations aux réunions ouvrières. » Pour être reçu comme membre, le postulant doit adhérer sans réserve à la doctrine positiviste. Le Cercle n'admet en outre que les « ouvriers manuels et employés » et exclut ainsi les « marchands et membres d'associations coopératives ». Il est administré par un Président, un vice-président, un secrétaire et un trésorier. Après quinze ans d'existence le Cercle cesse progressivement son activité au début des années 1900.

elle a cet inconvénient de se manifester par des idées empreintes d'une religiosité très accentuée» et ne saurait donc bénéficier de subventions sous prétexte de neutralité religieuse et philosophique des décideurs: « Le Conseil a décidé qu'il voulait rester absolument neutre entre les doctrines philosophiques qui se disputent le monde. Pour rester neutre, il doit refuser la subvention²⁴. » Les membres du conseil suggèrent alors que la Bibliothèque abandonne l'adjectif « positiviste » pour être remplacé par « scientifique ». Des débats houleux s'en suivent mais, malgré les arguments proposés par Eugène Robinet qui défendait sa cause, la Bibliothèque positiviste ne bénéficiera pas de la subvention du conseil de Paris. J.F E Chardoillet, qui rend compte des débats dans la *Revue Occidentale*, conclut sur cette note amère : « Pour les positivistes, comme la République fait partie du fonds même de leur doctrine politique, il n'y avait aucune contradiction, pour un Conseil républicain, d'aider à leur bibliothèque populaire. Du reste, le positivisme lui-même, [...] n'a qu'à se féliciter d'une discussion qui a mis en lumière l'ignorance et l'intolérance de ses adversaires²⁵. »

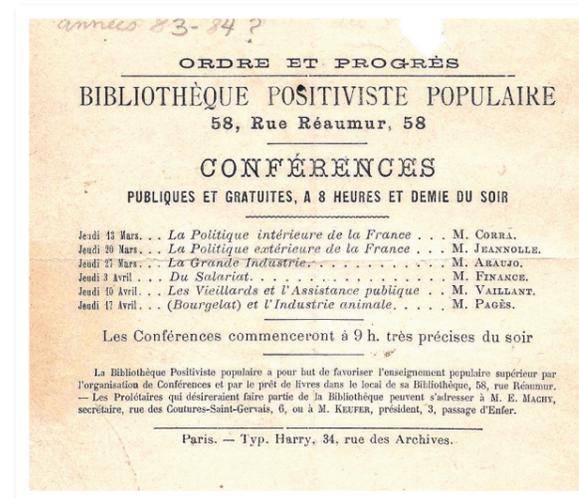
A la suite de ce refus, Auguste Keufer, président de la Bibliothèque et du Cercle des prolétaires positivistes, diffuse une circulaire appelant à une mobilisation des positivistes (au-delà du Cercle des prolétaires) pour adhérer à la bibliothèque positiviste afin qu'elle puisse poursuivre sa mission : « Cet échec, qui nous empêche non seulement d'apporter les améliorations que nous avons projetées, mais aussi de maintenir la bibliothèque au degré de fonctionnement qu'elle avait

²⁴ RO, 1, 1884, p. 146.

²⁵ RO, 1, 1884, p. 153.

atteint jusqu'ici, peut cependant être atténué par l'augmentation du nombre de ses adhérents »

Cela n'empêche pas la tenue d'un cycle de conférences entre janvier et mars 1884, toujours sous l'égide du Cercle des prolétaires positivistes, sans qu'évolue, malgré le manque de moyens, le montant de la cotisation (50 centimes). Laffitte, Antoine, Dubuisson, Monier, Delbet, Robinet, Corra ou encore Finance figurent parmi les intervenants.



Annnonce pour un cycle de conférences à la bibliothèque positiviste (1883-84)

Après 1884, aucune source ne confirme que la Bibliothèque soit encore en activité. Plus aucune conférence n'y est annoncée et il semble bien que l'initiative ait été stoppée de manière nette et brutale dans le courant de cette année-ci. Il n'en reste pas moins l'idée d'une bibliothèque très proche, dans son mode de fonctionnement, des Bibliothèques des amis de l'instruction qui connaissent alors leur essor. Cette tentative et les raisons de son échec illustrent également à merveille toutes les réticences auxquelles a dû faire face le mouvement positiviste dont une grande partie des républicains se méfiait en raison des développements religieux d'Auguste Comte et du tournant de la Religion de l'Humanité. Ces difficultés ont été celles du mouvement positiviste depuis 1851...

Sources :

Leonel Dal Corno, *Le positivisme social en France. Origine et évolution du positivisme ouvrier (1840-1906)*, Paris, L'Harmattan, 2015.
Revue Occidentale, 1880, 5, p. 165-168.
Revue Occidentale, 1881, 7, p. 325-333.
Revue Occidentale, 1884, 12, p. 141-153.
Archives de la Maison d'Auguste Comte (8) – Bibliothèque positiviste : documents divers (statuts, annonces de conférences etc...)

David Labreure

Un aperçu de L'École Comte à Pékin

« Comte! Comte! Quel est son esprit? C'est l'égalité, c'est la recherche de la vérité, c'est la défense de l'ordre humain, et c'est la poursuite du progrès social. Nous venons de quelle école? Comme le nom se présente, n'oublions pas Comte! N'oublions pas Comte! » Voilà la chanson de l'École Comte qui s'établit à Pékin il y a 100 ans.

Le 25 décembre 1917, Cai Yuanpei, Li Shizeng et quelques autres professeurs de l'Université de Pékin fondèrent l'École Comte dans la ruelle Fangjin au Dongcheng District de Pékin. Cai Yuanpei, président alors de l'Université de Pékin, était le premier directeur de l'école. Dans les quelques années suivantes, l'École Comte s'élargit et changea de site. La plupart des campus s'installa finalement à la rue Dong Hua Men. Financée par la Commission Mixte des Œuvres Franco-Chinoises d'Education, cette école de type nouveau prospéra jusqu'à l'année 1937, où la guerre sino-japonaise éclata. Elle survécut à la tempête de guerre mais fut dissoute en 1952.

La fondation de l'École Comte arriva à une époque où les échanges culturels entre la France et la Chine se développèrent. Depuis le début du XX^e siècle, à l'initiative de Li Shizeng, philanthrope chinois et admirateur de la culture française, des projets éducatifs et philanthropiques pour promouvoir l'éducation scientifique et morale des chinois se fut mis en marche. Li Shizeng fut arrivé en France en 1902 comme étudiant rattaché à l'Ambassade de Chine. Il étudia à l'école agricole du Chesnoy, à Montargis. Puis il entra dans l'Institut Pasteur pour étudier la biologie. L'année 1912, la République de Chine fut fondée et Cai Yuanpei fut nommé nouveau Ministre de l'Education. Appuyé par Cai, Li Shizeng et ses amis initièrent le Mouvement Travail-Études qui permettra à un grand nombre d'étudiants-ouvriers de venir en France. Li espérait attentivement que les étudiants-ouvriers chinois, ayant été exposés à la culture humaniste de la France, auront appris savoir-faire industriel et en bénéficieraient moralement pendant leur séjour. Selon lui, les étudiants-ouvriers auront contribué à la diffusion des lumières et à la reformation de la société chinoise.

Quelques associations furent créées pour soutenir le Mouvement Travail-Études. Parmi lesquelles, l'une des plus connues et influentes fut la Société Franco-Chinoise d'Education, qui fut établie à Paris en 1916 et fut chargée de promouvoir la coopération et les échanges culturels entre la France et la Chine. Cette société eut un président du côté français, soit l'historien Alphonse Aulard qui reconnut sa sympathie

pour les mouvements positivistes, et un co-président du côté chinois, qui fut Cai Yuanpei. Elle eut aussi le concours de quelques personnalités françaises comme Marius Moutet et Edouard Herriot. Sous les auspices de cette société, nombreuses écoles préparatoires apparurent en Chine pour envoyer des étudiants et ouvriers en France, parmi lesquelles, on peut trouver l'École Comte.



L'École Comte
à Pékin

Pourquoi nommait-on cette école « Comte » ? Quel est le lien entre cette école et le philosophe positiviste? Tout commença en 1917, quand les enfants des professeurs de l'Université de Pékin atteignirent l'âge scolaire. Leurs parents n'étaient pas satisfaits du système d'éducation d'alors ; aussi se décidèrent-ils à fonder une école de type nouveau. L'esprit de Comte fut considéré comme un esprit scientifique et humaniste par Cai Yuanpei et Li Shizeng, qui avaient fait leurs études en Europe pendant plusieurs années. Ils préconisèrent « l'éducation humaine » selon les principes comtiens. Pour Cai, la Religion de l'Humanité s'accordait avec le principe confucéen qui rendait hommage aux grands hommes qui contribuent au bonheur du peuple. Et encore, selon lui, il n'y avait pas de divergence entre « la pensée humaine » de l'ancienne Chine et la devise de la Révolution: « liberté, égalité et fraternité » .

Le principe de l'École Comte s'expliqua parfaitement par le discours que président Cai fit lors du deuxième anniversaire, en 1919, il dit: « la raison pour laquelle on a pris Comte pour nom de notre école, ce n'est pas qu'on ne suit que ses doctrines ou on enseigne aux enfants sa philosophie, c'est qu'on admire l'esprit scientifique de Comte ainsi que son souci pour l'organisation de la société. Cela est aussi notre principe. »

Le but de l'École Comte est de former des « humains raisonnables, affectifs et actifs ». En un mot, il faut pratiquer « l'éducation humaine ».

Au début, la durée de scolarité de l'École Comte était de 10 ans : 4 ans d'enseignement élémentaire, 2 ans d'enseignement primaire, 4 ans d'enseignement secondaire. En 1924, 2 ans des cours préparatoires aux universités furent ajoutés. Une maternelle attachée à l'École Comte fut établie. Les écoliers de la cinquième année devaient commencer à apprendre la langue française, et les diplômés auraient la chance de continuer leur formation en France.

Le président Cai attacha de l'importance à l'éducation de l'art. Il regardait l'art comme une substitution de la religion traditionnelle. Selon lui, « l'éducation de l'art, dont on peut bénéficier pour cultiver son affection, est favorable à former le comportement sublime et la pureté de cœur ». Donc, l'École Comte établit les cours des beaux-arts. De plus, les cours de mathématiques, de physique, de chimie, de biologie, de société et de travail manuel étaient aussi suivis par les écoliers. Pour raffermir la solidarité de toute l'école, on érigea une association des camarades, dont les membres consistaient en tous les écoliers et les professeurs. Deux journaux, *La Décade Comtien* et *Le Journal de l'École Comte* furent édités, pour publier les œuvres des écoliers et des professeurs. Grâce à l'association et aux journaux, une petite société se forma dans l'école, qui consolida le sentiment d'appartenance. L'École Comte était à son apogée pendant les années 1930, il y eut 538 étudiants en 1934.

Pendant la guerre sino-japonaise, l'École Comte se maintenait à peine mais elle a survécu. En 1952, elle fut divisée en trois parties par le gouvernement municipal de Pékin: l'école secondaire fut transformée en le Vingt-septième Lycée de Pékin, l'école primaire fut transformée en l'Ecole Dong Hua Men et la maternelle annexe en le Jardin d'Enfant Dong Hua Men. Le nom original de l'Ecole Comte n'existait plus. Durant les vicissitudes d'histoire depuis lors, presque tous les bâtiments furent détruits. Aujourd'hui, on ne peut voir que peu de vestiges de l'École Comte.

Notice bibliographique :

1. Qian Bingxiong, « L'Ecole Comte que j'ai vu », *Matériaux Historiques Choisis*, édités par la Commission Pékin de la Conférence Consultative Politique du Peuple Chinois et la Commission de Recherche des Matériaux Historiques, Pékin : Edition Pékin, vol. 31, pp. 177-192.
2. *La Décade Comtienne*, éditée par l'Ecole Comte, Pékin, 1925-1926.
3. *Le Journal de l'École Comte*, édité par l'Ecole Comte, Pékin, 1931-1937.
4. *China and the West: Ideas and Activists*, edited by David S.G. Goodman, Manchester and New York: Manchester University Press, 1990, pp. 72-90.

Ni Yuzhen

Prix de thèse 2017 de la Maison d'Auguste Comte

Comme chaque année, la Maison d'Auguste Comte décerne des prix de thèse à des travaux en lien avec le positivisme, la philosophie ou l'histoire des sciences au XIX^e siècle. Cette année, c'est la thèse de Flavien Bertran de Balanda sur Louis de Bonald qui a retenu l'attention du jury.

• **Flavien BERTRAN de BALANDA** : *Louis de Bonald homme politique, de la fin de l'Ancien Régime à la monarchie de Juillet. Modernité d'une métaphysique en action face au réel historique.*

Thèse dirigée par Jacques-Olivier BOUDON
à l'Université Paris IV - Sorbonne, soutenue le 12 septembre 2016.

Entamée en 2010 et soutenue en 2016, notre thèse est sinon l'aboutissement, du moins le dernier état en date de recherches poursuivies depuis une quinzaine d'années sur la vie et l'œuvre de Louis de Bonald (1754-1840). Le propos en a moins été l'établissement d'une monographie renouvelée du personnage que l'étude à la fois synchrone et diachronique d'une doctrine métaphysique, sociologique et politique s'enrichissant à l'épreuve des faits, et visant, en retour, à agir sur le cours de l'Histoire ; par ailleurs, il a semblé pertinent de prendre le risque d'une déconstruction, celle de l'image d'un homme aux nostalgies aussi ténébreusement rétrogrades que ses positions auraient procédé d'une volonté univoquement réactionnaire, cantonnant *de facto* sa postérité à ses seuls épigones - réels ou supposés - relevant de courants traditionalistes et / ou autoritaires. A l'inverse, c'est un parcours plus complexe qui se dévoile à nous, celui d'un penseur qui, à force d'interrogations posées à son siècle, interroge bien souvent le nôtre.

Elève des Oratoriens à Juilly ayant eu pour mentor le Père Mandar, un ami de Rousseau, Mousquetaire du roi à la fin du règne de Louis XV, jeune Maire de Millau sous celui de Louis XVI puis dans les premiers temps d'une Révolution qui suscite chez lui un enthousiasme initial, Bonald rompt brusquement avec cette dernière lorsque la prestation de serment est exigée pour les ecclésiastiques. C'est donc un enfant des Lumières qui, à quarante ans, s'improvise philosophe dans les brumes d'une émigration solitaire, pour tenter de ramener à la raison ses contemporains égarés dans cette folle course qu'ils ne maîtrisent plus.



Louis de Bonald

Combattre les « fausses doctrines » par un sens du monde et de l'ordre naturels rétablis dans leur ré-énonciation tient certes d'une lutte, mais d'abord sémantique : la restauration de l'édifice social ne pourra se faire que par celle des mots qui, distordus dans leur substance, ont été manipulés en autant de sophismes subversifs pour justifier et précipiter un processus de destruction ; aussi avons-nous été amené à affiner le concept de contre-révolution pour suggérer, chez Bonald, celui de *contre-subversion*.

La période consulaire puis impériale, qui clôt la première partie de notre travail, a naturellement amené à reprendre l'épineuse question des relations qu'entretint le vicomte avec le nouveau pouvoir, question pour laquelle bien des réponses restaient en suspens ou avaient suscité des interprétations parfois contradictoires. La découverte de documents jusqu'alors inexplorés dans divers fonds d'archives, mais surtout l'accès qui nous a été généreusement donné à l'abondant matériau, pour l'essentiel inédit, que recèlent les archives familiales du Monna¹, nous ont fourni des renseignements précieux quant à l'attitude d'observation attentive puis de ralliement prudent au régime qui fut celle de cet auteur alors à l'apogée de sa renommée. Certaines pistes qui se sont alors ouvertes, telles que la question d'un traité de droit maritime demandé par l'Empereur en 1804, ou encore l'usage que fit ce dernier d'un passage de la *Théorie du pouvoir* inséré en 1808 dans la presse, se sont du reste poursuivies depuis par de fructueuses recherches, encore en cours.

Le second temps de la vie de Bonald, s'il ne couvre que les quinze années de la Restauration, demeure cependant - et en toute logique - le plus riche. Député puis Pair de France, mais également Ministre d'État et membre du Conseil privé du roi, le Rouergat est à présent un homme politique de premier plan, véritable mentor du courant ultra, au sein duquel il figure parmi les rescapés de cette « Chambre introuvable » dissoute en septembre 1816, dont il avait été l'un des principaux fers de lance. Il est désormais tout à la fois le théoricien et l'acteur d'un jeu institutionnel nouveau, et son nom est associé aux principaux débats du moment, dans lesquels il s'engage avec passion, que ce soit à la Tribune, dans les articles qu'il livre aux journaux, ou encore dans les ouvrages et opuscules qu'il publie inlassablement. Politique intérieure comme extérieure, mode d'élection, recrutement et mission de l'armée, sort matériel et rôle social du clergé, défense des intérêts locaux qu'il représente ne sont que quelques thèmes parmi tant d'autres qu'il aborde sous le prisme systématique d'une probité dans la gouvernance et dans l'administration, et avec pour seul souci le service du Bien commun². Conscient des qualités de certaines institutions de l'Ancien Régime tout autant que de leurs vices, dont la méconnaissance fut selon lui largement responsable de la Révolution, il souhaite moins revenir à un passé qu'il sait à jamais révolu qu'en tirer des leçons constructives afin d'éviter la répétition des erreurs d'hier ; autre nuance de sa pensée et de la *praxis* qu'il en déduit, et que nous avons qualifié de *contre-utopie*, soit l'idéal

d'un Mieux réaliste et pragmatique plutôt que d'un Bien idéal mais inhumain, et partant inaccessible, ou pire, justifiant les modèles les plus contraignants et les plus liberticides – l'histoire du XX^e siècle lui donna en ce sens tristement raison. Par ailleurs, une relecture plus précise de tels projets ou discussions au sein desquels il se tint en première ligne, replacés dans leur contexte, peut mener un esprit du XXI^e siècle à les reconsidérer dans un sens moins conservateur qu'il a souvent été si tentant de le faire : ainsi la loi abolissant le divorce, dont il fut le rapporteur, visait-elle en premier lieu à défendre les plus vulnérables – la femme seule, l'enfant abandonné – tandis que ses idées sur l'éducation ne manquent pas d'accents parfois étonnamment libéraux, et soulèvent des enjeux pédagogiques d'une indéniable actualité.

Enfin, la décennie 1830 n'est nullement celle, comme on l'a régulièrement affirmé, de l'amertume et de la résignation. Là encore, des sources peu étudiées et surtout inédites montrent au contraire que ce furent des années de retraite studieuse, d'observation attentive de la Révolution industrielle et des bouleversements sociaux qui l'accompagnent et tendent à déraciner l'individu en brisant cadres de référence et solidarités traditionnelles, au nom d'une logique purement matérialiste et mercantile du profit comme *ultima ratio*. En somme, après s'être successivement intéressé aux deux premières *personnes sociales* de sa théorie que sont le *Pouvoir* et le *Ministre*, Bonald a enfin le loisir de se consacrer au *Sujet*, dont certains de ses exégètes ont pu penser à tort qu'il restait tragiquement absent de ses préoccupations³. Grammaire métaphysique devenue grammaire sociale, et qui se résout *in fine* dans un retour à la Médiation christique réconciliant les antagonismes par une aspiration universelle vers la transcendance, la pensée bonaldienne a accompli sa propre révolution.

Moderne dans ses certitudes comme dans ses inquiétudes, moderne précisément dans son rapport paradoxal à une Modernité qu'il n'accueille ni ne réfute jamais d'un bloc, Bonald est tout à la fois un homme de son temps, un homme à contretemps et un homme de tous les temps : maelström quelque peu vertigineux, grisant mais également déroutant comme l'air des hautes cimes, cette temporalité atemporelle qui nous prend à rebrousse-poil ne relève-t-elle pas, en définitive, d'une forme d'*intempestivité* ?

¹ Le château du Monna, situé près de Millau, fut la principale résidence de Louis de Bonald ; sauvé des confiscations révolutionnaires par sa femme qui le racheta aussitôt sur sa propre dot, il est encore propriété de la famille, en la personne de son descendant direct Jean de Bonald.

² Le *service* est du reste au cœur d'une redéfinition originale de la nature et des devoirs de la noblesse par Bonald, qu'il accuse d'avoir progressivement dégénéré en caste oisive et parasitaire, en *aristocratie*, ce qui aurait entraîné sa propre perte.

³ C'est une idée notamment avancée par Jacques Alibert, dans ses travaux au demeurant remarquables sur Bonald.

Activités culturelles

Activités culturelles

Un programme d'animation culturelle à la Maison d'Auguste Comte

Nouveaux horaires, nouvelles activités, heure philosophique, accueil d'un artiste pour une exposition et programmation culturelle : après avoir rénové sa muséographie et réorganisé son centre de documentation, la Maison d'Auguste Comte a ouvert plus grand ses portes au printemps 2017. Afin de continuer à faire vivre le lieu, l'association a décidé de mettre en œuvre une programmation culturelle régulière le mardi soir, une à deux fois par mois (entre 18h et 21 heures), et d'alterner les traditionnelles visites avec des activités variées. Ainsi, des visites thématiques, des lectures, des concerts sont désormais organisés dans l'appartement-musée. Un concert intimiste a inauguré ce changement d'horaire le 28 mars dernier à 19h30. La chanteuse **Emma Solal** a ainsi présenté dans ce cadre son nouvel album de reprises de chansons de Françoise Hardy, « Messages personnels » devant un public nombreux et enthousiaste. Cet événement a été l'occasion pour la Maison d'Auguste Comte de présenter son nouveau programme.

Au mois de mai, pour la première fois, le Festival du Design « **Designer's days** » a choisi d'inclure la Maison Auguste Comte dans son parcours Saint-Germain. Pour inaugurer cette nouvelle édition, l'artiste **Mathias Kiss** a investi les lieux et disposé des objets modernes dorés à l'or fin au sein de l'appartement pour une installation exceptionnelle : « Out of time ».

C'est bien dans cette optique de diversification des activités et dans le but d'élargir son public que la Maison d'Auguste Comte a prévu et continue de prévoir la tenue d'une rencontre philosophique mensuelle. Auguste Comte souhaitait que son appartement reste, après sa mort, un lieu de vie positiviste dans lequel se confronteraient les idées et les opinions. C'est un peu dans cet esprit qu'a été conçu ce cycle d'« **Heures philo** » proposé le troisième mardi de chaque mois à partir d'avril dernier et animé par le professeur de philosophie et animateur du café philo de Pantin **Grégory Darbadie**. La dimension historique de ce lieu conservé intact depuis 1857 en fait un écrin de choix pour que continuent à vivre l'esprit et la pensée philosophique. En septembre, la Maison a accueilli un spectacle original, « **Une Heure avec Montaigne** » créé par la comédienne **Delphine Thellier**, accompagnée sur scène par le joueur de Sitar indien Jean-Philippe Winter. A partir d'extraits des *Essais*, judicieusement choisis, elle nous fait savourer la finesse, l'à-propos et l'étendue de sa pensée.

Le bilan de cette nouvelle animation culturelle est très positif : au niveau de la fréquentation, de la diversification de son public et de la variété des activités proposées, le musée connaît un dynamisme sans précédent qui s'est prolongé par l'accueil du photographe et journaliste **Amaury Da Cunha** pour son installation « HS : Images d'une histoire souterraine », dans le cadre du festival **Photo Saint-Germain**, du 3 au 19 novembre dernier. Pour 2018, la programmation culturelle prend déjà forme et proposera encore un grand nombre de nouveautés.



Concert d'Emma Solal, 28 mars 2017

C'est à l'occasion de la sortie de son nouvel album, entièrement consacré à des reprises de Françoise Hardy, que nous avons eu le plaisir d'accueillir pour un showcase/Concert exceptionnel la chanteuse Emma Solal. Elle était accompagnée pour l'occasion par ses deux musiciens : Paul Abirached à la guitare et Philippe Istria aux percussions dans une ambiance acoustique intimiste, restituant à merveille l'univers de l'interprète de « Comment te dire adieu ? » ou « Il n'y a pas d'Amour heureux ». Parmi les titres interprétés par Emma figuraient les célèbres « Mon amie la Rose », « Message personnel » ou encore « Etonnez-moi Benoît ». Son spectacle s'articulait également autour d'extraits des « Fragments d'un discours amoureux » de Roland Barthes dont elle nous a gratifiés d'une lecture originale et sensible.

**Emma Solal chante ses
"Messages personnels" -
Photo: Christophe Lafont**



Designer's Days: Mathias Kiss x Auguste Comte *Out of time #2*

L'artiste Mathias Kiss a pris possession de la Maison d'Auguste Comte dans le cadre du festival Designer's Days (2-14 mai 2017) et a offert une création inédite explorant le statut de l'objet ainsi que les différents usages de la dorure.

Dans cette exposition, utilisant une technique traditionnelle de dorure sur des objets électriques, ordinaires ou considérés comme obsolètes, Mathias Kiss est venu se heurter à l'authenticité du lieu. Au moyen du détournement de l'endroit et de l'objet, l'artiste a ainsi bouleversé les références et les normes du classicisme. Les œuvres évoquent de précieux fossiles, figés dans le temps qui tendent à réviser la valeur de l'objet du quotidien en lui attribuant une grandeur inattendue.

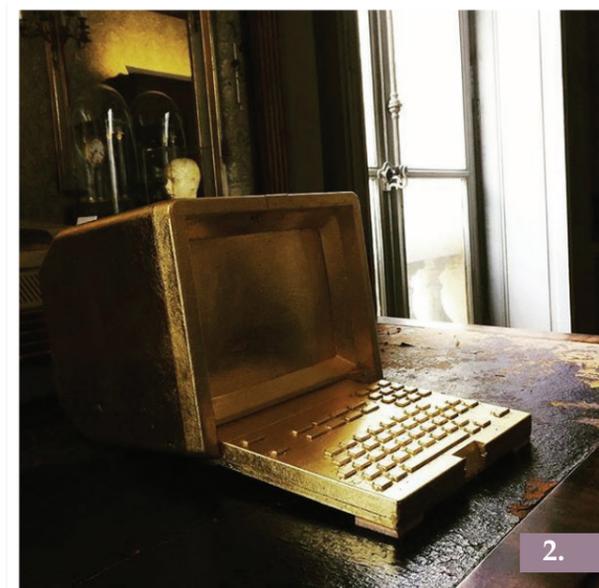
Ramenant le lieu historique dans le présent et proposant des objets modernes au statut de sculpture, l'artiste a proposé une relecture de l'histoire contemporaine dévoilant une mythologie appartenant à notre temps.

De l'aspirateur aux rollers en passant par le vélo d'appartement doré, Mathias Kiss a fait entrer l'appartement-musée dans un espace-temps insolite. Ainsi, en explorant la temporalité, il est venu, pendant ces trois semaines d'exposition, interroger notre perception de l'histoire et hypnotiser le spectateur flâneur par des œuvres insoupçonnées.

Le mardi 9 mai, un vernissage, rassemblant plus de 150 personnes a été organisé dans l'appartement en présence de l'artiste.

Im. 1. L'aspirateur dans le cabinet de travail
©David Zagdoun

Im. 2. Le minitel dans le Cabinet de travail
©David Zagdoun





3.



4.

Mathias Kiss

Né en 1972 en France, d'un père hongrois et d'une mère française, Mathias commence en 1987 par un apprentissage de peintre vitrier qui le conduira chez les compagnons pour finalement se consacrer entièrement à la création artistique dès les années 2000. L'artiste mène des réflexions sur les codes passés et futurs de l'habitat. Son travail se construit autour de références stylistiques intemporelles, mélange savoir-faire artisanal et expérimentation contemporaine et questionne la notion d'in situ. (www.mathiaskiss.com)

Im. 3. La télévision et la lampe halogène dans le Salon

©David Zagdoun

Im. 4. Les rollers dans la chambre à coucher

©Serge Sauvet

Autour des Designer's Days

Numéro Magazine, version en ligne 9 mai 2017
<http://www.numero.com/fr/art/mathias-kiss-exposition-out-of-time-maison-auguste-comte-2017-positivisme-dorure>

Plume Voyage, version en ligne 12 mai 2017
<http://www.plumevoyage.fr/magazine/voyage/luxe/un-pont-entre-deux-rives-mai-2017-mathias-kiss-un-homme-en-or/>

Forbes, version en ligne 26 mai 2017
<https://www.forbes.fr/lifestyle/mathias-kiss-golden-artiste/#>

Photo Saint-Germain : Amaury Da Cunha à la Maison d'Auguste Comte « HS : Images d'une histoire souterraine »

Après Mathias Kiss au printemps, la Maison d'Auguste Comte a accueilli, du 2 au 19 novembre 2017, à l'occasion du festival « Photo Saint Germain » une installation photo d'Amaury da Cunha, journaliste au *Monde*, écrivain et photographe.

Dans son premier livre, *Saccades*, paru en 2009, Amaury da Cunha faisait déjà dialoguer photographie et texte qu'il considère comme des moyens d'expression parfaitement complémentaires. En mars 2017, il fait paraître aux Editions du Rouergue *Histoire souterraine*, un récit autobiographique dans lequel il est question d'accidents dans le métro parisien, de suicide et de rupture amoureuse, pour résumer à grands traits... Presque simultanément, il publie aussi, chez Filigranes, *HS*, un journal composé uniquement de photographies, sans aucun texte. Le titre même indique cependant la parenté des deux projets : *HS* peut signifier « hors service » ou « histoire souterraine » par exemple. La logique de ce double projet s'entend aisément puisque pour Amaury, les pratiques de l'écriture et de la photographie se nourrissent mutuellement.

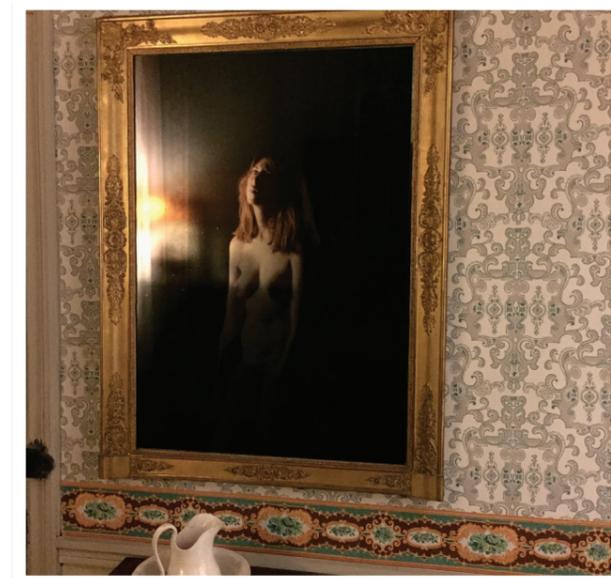
L'installation proposée à la Maison d'Auguste Comte mêle photographies et textes sonores lus par l'auteur, extraits de cette *Histoire souterraine* faisant écho à ces deux publications récentes. Les contraintes imposées par l'espace (interdiction d'accrocher et de « toucher » au musée) ont permis la réalisation d'une exposition originale proposant des supports variés : tentures, cadres, vinyles... autant de procédés inventifs qui ont fait de l'installation *HS* une curiosité et une réussite.

Quel est le pouvoir d'un texte ou d'une photographie face à l'expérience de la disparition et du deuil ? A-t-on recours aux images pour combler les lacunes de la mémoire ? Ces questions ont été au cœur du dispositif imaginé par Amaury da Cunha à la Maison d'Auguste Comte où il s'est agi de mettre en espace la matière issue d'*HS* et de faire entrer en résonance le silence des images et l'intimité d'une voix.



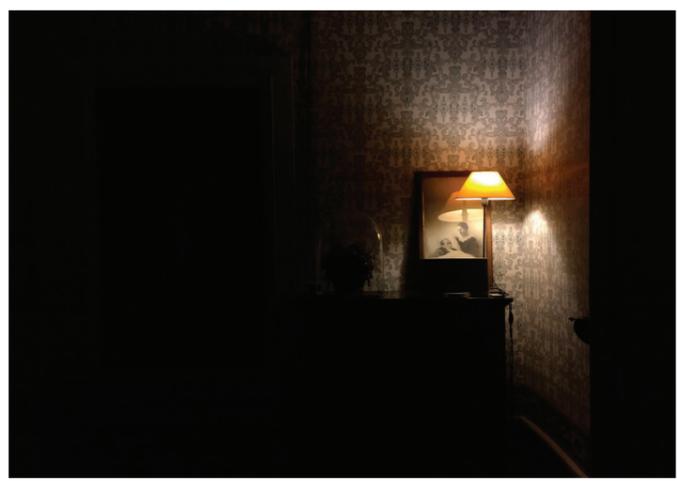
**Amaury da Cunha,
«HS: Images d'une histoire souterraine»**

© Amaury da Cunha



**Amaury da Cunha,
«HS: Images d'une histoire souterraine»**

©David Zagdoun




Amaury da Cunha

Né en 1976, Amaury da Cunha est diplômé de l'Ecole nationale supérieure de la photographie. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions et éditions parmi lesquelles *Saccades* (2009), *Après tout* (2012) et *Histoire souterraine* (2017). Il a également écrit de nombreux textes critiques sur la photographie et la littérature, notamment dans *Le Monde des livres*.

**Amaury da Cunha ,
«HS: Images d'une histoire souterraine»**
©Amaury da Cunha

**Amaury da Cunha,
«HS: Images d'une histoire souterraine»**
©Isabelle Bouchemaa

Amaury da Cunha - HS, images d'une histoire souterraine
Jusqu'au 19 nov., 11h-18h (sf lun.), Maison d'Auguste Comte, 10, rue Monsieur-le-Prince, 6^e, 01 43 26 08 56, photosaintgermain.com. Entrée libre.

Resté dans son jus, l'appartement où le philosophe Auguste Comte passa les dernières années de sa vie (1841-1857) accueille quelques images d'Amaury da Cunha. Dans la bibliothèque parmi les livres, dans la salle où il donnait ses cours de mathématiques, dans sa chambre... sont disposés des cadres et tirages sur tissu. Une bande-son composée de bribes de phrases sera aussi diffusée dans les pièces, faisant écho aux images. Un chemin, un visage, une branche – souvent sur fond noir – évoquent ensemble une «histoire souterraine», plus qu'ils ne décrivent une réalité. Placées ici hors de tout contexte et lien avec Auguste Comte, ces photographies investissent les lieux où rôdent les fantômes d'un autre siècle. A découvrir.

**Télérama, Supplément
« Sortir », 8 novembre 2017**

Autour de l'installation :

Le Monde, version en ligne - portfolio autour du festival Photo Saint Germain 3 novembre 2017
http://www.lemonde.fr/culture/portfolio/2017/11/03/la-photographie-mise-a-l-honneur-a-saint-germain-des-pres_5209759_3246.html

Connaissance des arts, version en ligne :
<https://www.connaissancedesarts.com/evenernement/amaury-da-cunha-hs-images-dune-histoire-souterraine/>

FranceFineArt, l'actualité des arts, version en ligne :
<http://www.francefineart.com/index.php/agenda/14-agenda/agenda-news/2543-2246-saint-germain-photo>

L'Heure Philo

L'« Heure philo » propose d'analyser une question et ses enjeux à un large public : du curieux à l'amateur, du lycéen au chercheur. L'exposé illustré d'exemples s'appuie sur des références accessibles dont chacun peut nourrir ses connaissances et sa réflexion. A la fin de l'heure, le public, installé pour l'occasion dans le cabinet de travail d'Auguste Comte, s'interroge sur l'actualité des thèmes évoqués et les éléments de réponse que la pensée contemporaine formule. Grégory Darbadie, professeur de philosophie à Aulnay sous-bois, animateur du café philo de Pantin et auteur de l'ouvrage *Paris philo* (Parigramme, 2013), anime, un mardi par mois, les séances de l'Heure philo et imagine leur contenu en trouvant à chaque fois une résonance avec la pensée et l'œuvre d'Auguste Comte.

Heure Philo #1 : Tout est-il relatif ?

Le premier rendez-vous, le **mardi 18 avril** à 19h, a attiré plus de trente personnes. La question retenue pour cette heure inaugurale était « Tout est-il relatif ? » en prenant l'exemple de *Jacques le Fataliste et son maître* pour questionner la notion de relatif en rapport avec celle d'absolu. La notion de « relatif » permet à l'esprit de rester conscient de ses limites, mais aussi d'éviter à la fois le dogmatisme et le scepticisme afin de cultiver un véritable esprit critique. La séance s'est terminée par la lecture d'un texte de Charles Taylor sur le multiculturalisme, qui est une forme de relativisme à cultiver dans nos sociétés.

Heure Philo #2 : À quelle condition peut-on se passer de religion ?

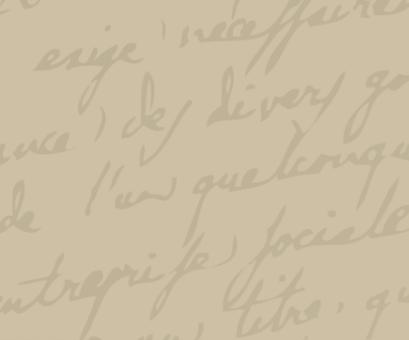
Le **16 mai**, la deuxième « Heure philo » a attiré un public aussi nombreux venu débattre sur le thème : « A quelle condition peut-on se passer de religion ? ». La session a démarré par un extrait de *Soumission* de M. Houellebecq commenté par Grégory Darbadie. Quel sens l'existence humaine conserverait-elle si elle renonçait au rapport à un être transcendant, à la notion de rite – et au sacré – et à la communauté de croyants ? En l'absence de nature ou d'essence religieuse de l'homme, ne faut-il pas poser que c'est la condition humaine – scandée par l'acquisition d'une culture, la transformation du monde et la perspective de la mort - qui y ramène chacun ? Peut-on penser l'existence humaine à l'écart de toute référence à la religion ? La seule manière, semble-t-il, de se passer de religion, c'est d'accomplir le destin faustien qu'elle porte : atteindre l'immortalité.



Heure philo #1
18 avril 2017



Heure philo #2
16 mai 2017



Heure Philo #3 – L’amour est-il un mythe ?

Pour la dernière session de l’Heure philo avant les vacances d’été, **le 20 juin**, Grégory Darbadie s’est intéressé à la question : « L’amour est-il un mythe. » Prenant pour point de départ la mythologie grecque, il constate que les mythes illustrent des conceptions très diverses de l’amour (amour de sa famille, amour charnel, amour de Dieu...) Après avoir étudié la rhétorique amoureuse avec Don Juan, les conceptions de l’Amour, entre autres, chez Saint Augustin (deux amours : l’amour de soi et l’amour de Dieu), Locke, Barthe (fragments du discours amoureux) Rousseau (l’amour de soi est le véritable amour) et Auguste Comte (L’amour comme principe d’existence d’une société ordonnée et en progrès), il en conclut que l’amour n’est pas une illusion. Il exprime la nécessité du sentiment d’aimer pour soi, pour l’autre, les siens et tous les autres.

De l’amour-propre à la philanthropie, de l’amour de soi à l’amour de la vie, s’unir c’est aussi manifester sa puissance d’exister sans nécessité et ainsi sa liberté.



Heure philo #3
20 juin 2017

Heure Philo #4 – Le progrès encore un mot d’ordre ?

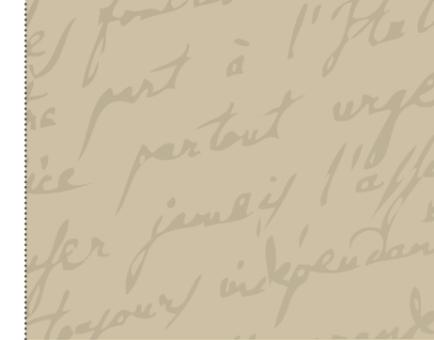
Après une pause estivale, l’Heure philo a repris le mardi **19 septembre** dernier sur le thème du progrès. Technique, scientifique, politique ou moral, le progrès suppose la mise en ordre de quelque chose par l’esprit ou la connaissance de cet ordre quand il n’est pas créé mais observé (le progrès d’une maladie par exemple). Le progrès ne se définissant pas en soi – il est toujours le progrès de quelque chose, il est possible d’en approcher la signification en le distinguant de ce à quoi il s’oppose : le *Chaos* – désordre- ou le *Kosmos* – harmonie, le joyau. Le progrès suppose la possibilité d’un changement en cours. Mais l’ordre (rationnel) ne suffit pas à la définition du progrès. L’ordre du mouvement circulaire sans cesse répété ne laisse aucune place au progrès. L’ordre peut exister sans progrès. Il peut former la base du progrès. Il n’en forme pas la destination. L’accumulation quantitative ou qualitative de connaissances et d’objets n’assurent pas d’un progrès de l’humanité. La question « le progrès encore un mot d’ordre ? » précise la démarche en rattachant le progrès à une consigne, un impératif dont il faut se demander à quel but il répond. Livré à lui-même, le progrès décrit un ordre qui s’étaie, se renforce. Illimité, le progrès de l’ordre rationnel ou social ne traduit-il pas le projet ubrique d’une volonté de tout prévoir et de tout maîtriser auquel tout se subordonne, à commencer par le présent au futur de l’humanité. Le progrès échappe-t-il alors par nécessité à la volonté de l’homme?



Heure philo #4
19 septembre 2017

Heure Philo #5 – Les sciences donnent-elles tort à la politique?

Pour la seconde Heure philo de la saison 2017/2018, Grégory Darbadie s’interroge sur les rapports entre sciences et politique, thématique particulièrement adaptée à la Maison d’Auguste Comte ! La politique suppose la querelle et l’irréductibilité des partis pris. C’est le défaut de savoir universel du bon gouvernement de la cité qui amène les hommes à faire de la politique. L’entente est possible mais elle est toujours menacée au nom des intérêts et des désirs particuliers. Dans la société, on peut faire ami-ami. Les ennemis sont néanmoins toujours là en puissance. Que faire ? Renoncer au politique pour se consacrer aux sciences ? Les sciences, comme ensemble cohérents de connaissances relatives à des faits ou des phénomènes obéissants à des lois ne délivreraient-elles pas la planche de salut de la politique c’est-à-dire l’art du bon gouvernement des hommes ? Les lois scientifiques seraient à même de fournir le modèle des lois humaines sur lesquelles les citoyens ne cessent de délibérer. D’où vient la prétention des sciences à se substituer à la délibération libre et rationnelle des citoyens ? Comment deux ordres de rationalité théorique et technique – la science- et de rationalité pratique et politique pourraient-ils coexister sans conflit ? La politique doit-elle chercher à se dépasser dans une science politique ? La politique ne constitue-t-elle pas le présupposé de toute recherche scientifique et l’horizon de l’adhésion de l’humanité aux savoirs dont la science est le dépôt et le domaine de recherche ? Le bon gouvernement de la cité ne se déduit pas des sciences, qui peuvent néanmoins éclairer certains enjeux inhérents à son champ d’action. La conflictualité assumée des êtres humains consacre la politique comme le domaine du débat et de la recherche de la meilleure entente possible. Les particularismes humains – liberté, désir, recherche du bonheur - empêchent le déploiement d’un gouvernement unanimement accepté et valable pour tous. Dans *Les particules élémentaires*, Houellebecq rêve de l’apparition d’une surhumanité parvenue à dépasser tous les conflits humains. Cette solution affranchirait manifestement l’homme de son essence politique. Mais parviendrait-elle alors à le rendre heureux ?



Visite-conférence : « L'appartement d'Auguste Comte ou la conquête du plain-pied » avec Jean-François Cabestan

Dans le cadre des activités culturelles du mardi, l'historien de l'architecture Jean-François Cabestan nous a fait le plaisir d'évoquer l'appartement d'Auguste Comte tel qu'il s'insère dans l'architecture urbaine de son temps. Cette « visite-conférence », organisée le mardi 23 mai dernier, a attiré plus de 20 personnes qui ont ainsi découvert l'appartement sous un angle nouveau. En effet, selon J.-F. Cabestan, l'ensemble de pièces qu'occupait Auguste Comte montre une évolution significative des usages par rapport au principe de cette distribution, marquée au coin de son appartenance à une phase éphémère de l'habitat collectif. La réunion des deux logements prévus à l'étage qui permet de faire jouir le philosophe d'une plus grande surface d'un seul tenant est un indice de la flexibilité des locaux d'habitation sous l'Ancien Régime, bien plus susceptibles qu'aujourd'hui de se prêter aux besoins variés de leurs occupants, dans l'espace et dans le temps. Mais le fait le plus marquant est la translation de la cuisine à l'étage, qui vient occuper le cabinet sur cour de la distribution originelle. Ainsi se distend définitivement la relation qu'entretenaient traditionnellement le logement de l'occupant principal avec le rez-de-chaussée, la cave et le sol de la ville. L'intégration de la totalité des locaux et équipements nécessaires à l'existence d'un foyer à l'intérieur d'une enceinte dont le rapport au monde s'établit grâce au filtre d'une porte palière va de pair avec la définition de parties communes et de parties privatives. En réponse à ce désir d'intimité qui saisit la population parisienne de l'époque, cette logique distributive alors novatrice est déjà celle de l'immeuble haussmannien. À cet égard, le cadre de vie d'Auguste Comte, miraculeusement parvenu intact jusqu'à nous offre un instantané saisissant de l'embourgeoisement de l'habitat parisien – la conquête du plain-pied¹ – entre la fin de l'Ancien Régime et la Restauration.

Voir :

Jean-François Cabestan, *La conquête du plain-pied ; l'immeuble à Paris au XVIII^e siècle* (Paris, Picard, 2004).

Conférence de
J.F. Cabestan
- 23 mai 2017



Delphine Thellier : Une Heure avec Montaigne

Le 26 septembre dernier, la comédienne Delphine Thellier a incarné Montaigne, l'un de ces grands philosophes qui ont fondé l'humanisme contemporain. À partir d'extraits des *Essais*, judicieusement choisis et accompagnée par le joueur de sitar indien Jean-Philippe Winter, elle nous a fait savourer la finesse, l'à-propos et l'étendue de sa pensée. Son « heure avec Montaigne », que nous avons déjà eu la chance d'écouter à la Chapelle de l'Humanité en 2016, a conquis le public venu nombreux.



Jean-Philippe Winter et
Delphine Thellier



¹ cf J.-Fr. Cabestan,
*La conquête du plain-pied ;
l'immeuble à Paris au XVIII^e siècle*,
Paris, Picard, 2004.

Colloques et conférences

Conférence 2016 - 2017

- **Présentation de l'ouvrage**
« *Le Système d'Auguste Comte* » -
par Annie PETIT son auteure

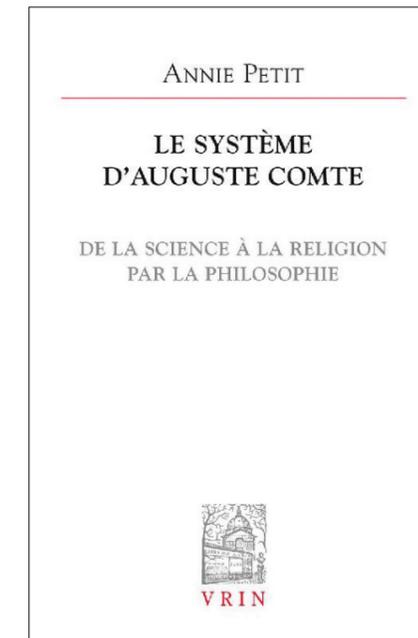
Mardi 6 décembre 2016 à la Chapelle de l'Humanité

Devant une assistance venue en nombre, Annie Petit, professeure honoraire à l'Université de Montpellier a présenté à la Chapelle de l'Humanité son dernier ouvrage, *Le système d'Auguste Comte. De la science à la religion par la philosophie* (Vrin, 2016) : « La philosophie positive, et le positivisme qui la développe, ont été d'une importance majeure au XIX^e siècle. Une vulgate confondant parfois les positions explicites de Comte avec les modifications voire les dérives apportées par des disciples plus ou moins fidèles, ou avec ce que les adversaires en ont caricaturé, a multiplié les malentendus. Il s'agit ici de retracer le parcours comtien et d'en montrer les enjeux. Comte a voulu construire une philosophie en rupture avec celle de l'*Encyclopédie* et de la Révolution. Il a fondé un mouvement pour son temps, et dont le nôtre a sans doute hérité plus qu'on ne l'a dit. L'accent est mis sur la systématisation complexe élaborée par Comte, liant les savoirs et les pouvoirs, les desseins intellectuels et sociaux, le souci de l'avenir appuyé sur l'histoire. En partant des sciences, dont il s'efforce d'établir une appellation contrôlée, il édifie une philosophie de l'ordre et du progrès ; il la prolonge en une socio-politique, puis la déploie, en réintégrant l'affectif, en une nouvelle religion, qui se veut sans Dieu pour mieux servir l'Humanité. »

- **Conférence D. Labreure :**
« *Auguste Comte, les positivistes et Paris* »

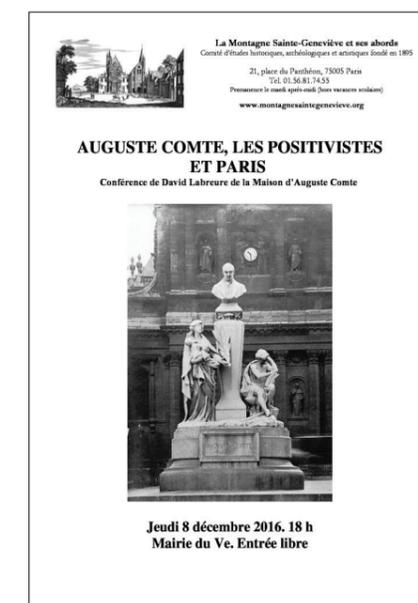
Jeudi 8 décembre 2016 à la Mairie du V^e arrondissement

David Labreure, responsable du musée, a donné une conférence à la Mairie du V^e arrondissement de Paris sur Auguste Comte, les positivistes et Paris le jeudi 8 décembre 2016 dans le cadre des soirées de la Société historique du V^e arrondissement – Association la Montagne-Sainte Geneviève. Cette conférence a été suivie quelques jours plus tard par une visite du musée et de la chapelle de l'Humanité pour les auditeurs et membres de l'Association. Un grand merci à M^{me} Luce-Marie Albiges pour l'organisation de la conférence et des visites.



Le système d'Auguste Comte

Affiche pour la conférence de David Labreure



Argument :

« La vie et l'œuvre d'Auguste Comte, philosophe français fondateur du positivisme, sont étroitement liées à Paris. Arrivé dans la capitale en 1814 pour suivre les cours de l'École polytechnique, il ne la quittera que très rarement jusqu'à sa mort. Installé à partir de 1841 rue Monsieur-le-Prince, en plein quartier latin, il répéta à plusieurs reprises son attachement à Paris, dont il voulait faire une sorte de « nouvelle Babylone » et la capitale du positivisme. Après sa mort, les disciples positivistes continuèrent d'être liés à Paris et firent en sorte d'y perpétuer la mémoire d'Auguste Comte. Paris, par attachement symbolique autant que par conviction philosophique, a été la terre d'élection du positivisme. Elle demeure actuellement la ville où la mémoire de ce courant est encore la plus vive. »

Conférence 2017 - 2018

- **Michel Blanc** : « *Autour de Clotilde de Vaux* »

Dimanche 8 octobre 2017 à la Chapelle de l'Humanité

La Maison d'Auguste Comte, en partenariat avec la Bibliothèque des Amis de l'Instruction a organisé à la Chapelle de l'Humanité le dimanche 8 octobre dernier, un après-midi autour de Clotilde de Vaux, égérie d'Auguste Comte, inspiratrice de la Religion de l'Humanité. David Labreure, responsable du musée Auguste Comte a d'abord présenté la Chapelle lors d'un court exposé puis Michel Blanc, Maître de conférences honoraire à l'Université de Paris X Nanterre a donné une conférence sur le thème : « Originalité et pré-féminisme des attitudes et des idées de Clotilde de Vaux. » Un public nombreux a assisté à cet événement et profité d'un dimanche après-midi ensoleillé à la Chapelle !

Colloques 2017 :

- **6^e Journées épistémologie de l'Université de Montpellier** : « *Les positivismes* »

30 et 31 mai 2017

Après avoir examiné les relations de l'épistémologie avec la didactique (2014), les modèles (2015), puis la complexité (2016), cette sixième Journée Épistémologie s'est intéressée à la variété des positivismes. L'objectif de cette nouvelle édition des journées montpelliéraines d'épistémologie était de mettre en évidence la diversité des positivismes, et d'interroger leurs héritages dans les sciences d'aujourd'hui

Programme de la journée

Mardi 30 mai 2017 après-midi (14h–18h30)

- 14h15 – *Introduction aux positivismes*, par Manuel Bächtold, Muriel Guedj et Alexandre Viala
- 15h00 – **Conférence plénière** par **Jean Dhombres** : *L'épistémologie didactique d'Auguste Comte pour les sciences mathématiques et son influence dans une tradition française au-delà même des « mathématiques modernes »*
- 16h30 – **Conférence plénière** par **Annie Petit** : *Positivisme et scientisme*
- 17h30 – **Conférence plénière** par **Mélika Ouelbani** : *Le positivisme logique : une attitude*

Mercredi 31 mai 2017 matinée (9h–13h) – *Les positivismes dans les sciences d'aujourd'hui*

- 09h30 – Communication invitée par **Carlos Miguel Herrera** : *Hans Kelsen est-il positiviste ?*
- 10h00 – Communication invitée par **Anastasios Brenner** : *Pierre Duhem, le positivisme et l'histoire de la cosmologie*
- 10h30 – Communication invitée par **Aurélien Barrau** : *Positivisme, cosmologie et philosophie post-structuraliste*
- 11h15 – **Table ronde** avec les orateurs de la matinée (modération : Muriel Guedj)
- 12h45 – Clôture (fin de la session à 13h)

• *Journées d'études Maisons d'écrivain et recherches – Bibliothèque municipale de Bordeaux*

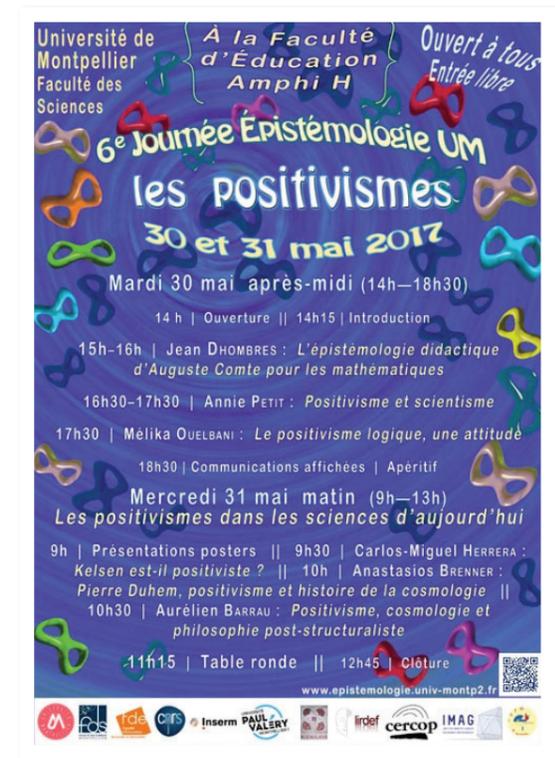
16 et 17 mai 2017

Thématique :

La Maison d'écrivain est un lieu de médiation culturelle. Elle est au cœur d'échanges littéraires fructueux. Comment se construit, évolue et se développe la relation entre Maison d'écrivain et enseignants-chercheurs? Quels types d'approches littéraires peuvent émerger? Quand un/e responsable de maison d'écrivain croise un/e universitaire, spécialiste de l'auteur, que se disent-ils/elles? Quand se rencontrent un/e responsable de fonds d'archives littéraires et un/e universitaire concerné/e par l'auteur dont les manuscrits sont



Conférence de Michel Blanc à la Chapelle de l'Humanité



Affiche pour la 6^e journée Épistémologie de l'Université de Montpellier

Réseaux sociaux



conservés, que se disent-ils/elles? Quelles réflexions et quelles actions peuvent-ils/elles mener ensemble? Quels projets en découlent?

Comment et pourquoi la visite d'une Maison d'écrivain peut-elle être un accès privilégié à la lecture de l'écrivain, initier de nouveaux axes de recherches pour les enseignants-chercheurs et engendrer de nouveaux sujets de thèses pour les étudiant/e/s? Qu'est-ce que des recherches universitaires sur un auteur peuvent apporter à la valorisation de la Maison d'un écrivain? C'est dans ce cadre qu'Annie Petit et David Labreure ont présenté les rapports entre la Maison d'Auguste Comte et la recherche, au milieu d'autres intervenants représentant notamment la Maison d'Edmond Rostand, les Amis de Max Jacob, le Château de la Brède ou encore Malagar.

Cette journée d'études a permis de mettre en lumière certains aspects des problématiques propres aux maisons d'écrivain vis-à-vis des chercheurs et de la façon dont est abordée l'œuvre d'un écrivain à travers un lieu où il a vécu ou séjourné.

• Journée d'étude : La philosophie positive d'Auguste Comte comme une nouvelle philosophie des sciences – Université de Tokyo

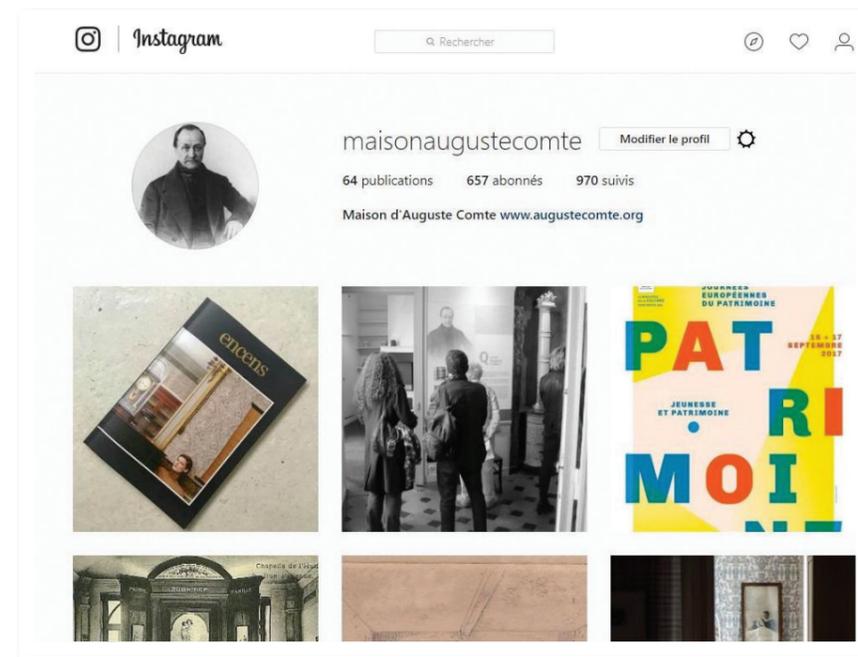
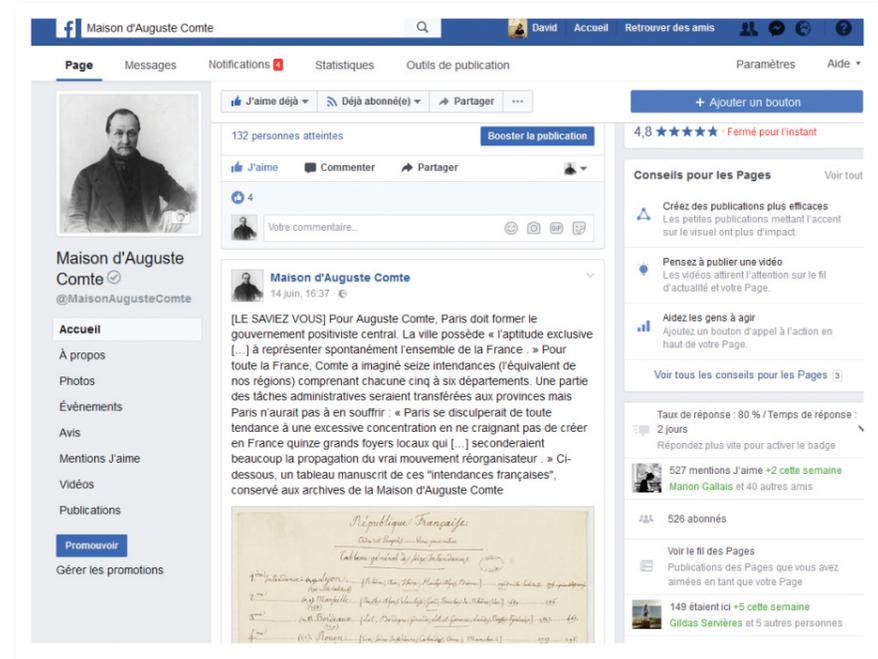
23 - 25 février 2017

Une journée d'études sur Comte et la philosophie des sciences s'est tenue à l'Université de Tokyo du 23 au 25 février dernier. Parmi les intervenants, Shin Abiko (Université Hosei), Michel Bourdeau (IHPST), Etsuhiro Hagosawa (Université Hosei), Takashi Sugimoto (Université Hitosubashi), Hisachi Matsui (Université Hosei), Yuichiro Taguchi (Université de Tokyo), Masahito Hirai (Université de Tokyo) et Takafumi Ishiwatari (Université de Tokyo).



Page Facebook

La page Facebook de la Maison d'Auguste Comte est désormais suivie par plus de 600 « followers » qui peuvent découvrir de manière beaucoup plus immédiate et instantanée les informations concernant le musée ou les activités de l'association. Cette hausse spectaculaire de « suiveurs » provient essentiellement du dynamisme nouveau de la Maison au niveau de ses activités culturelles (D'Days, Heure philo...).



Compte Instagram

La Maison d'Auguste Comte a étendu cette année sa présence sur les réseaux sociaux en ouvrant, deux ans après la page Facebook, un compte Instagram, destiné en premier lieu à mettre en valeur le musée et les diverses activités de l'association par l'intermédiaire de photographies. Notre compte a très rapidement connu un succès important puisque, à ce jour, nous comptons plus d'un millier de « followers ». Un grand merci à Marie Valat qui contribue grandement à la bonne tenue et au dynamisme de notre page !



La vie du musée

Manifestations nationales, journées du patrimoine, fréquentation du musée Auguste Comte

Nuit des musées 2017 (samedi 20 mai 2017)

Après la forte baisse de fréquentation à l'occasion de la nuit des musées 2016, l'édition de cette année a connu un net regain (232 visiteurs contre 201 l'an dernier) en termes de fréquentation. En outre, nous présentions l'exposition de Mathias Kiss, « Out of time #2 » organisée dans le cadre de Designer's days mais prolongée exceptionnellement pour l'occasion. Le parcours, constitué d'objets du quotidien dorés à l'or fin, a étonné les nombreux visiteurs présents et fait durer le plaisir de cette vraie réussite qu'a été l'exposition montée par cet artiste dans notre musée.

Prochaine Nuit européenne des musées :
Samedi 19 mai 2018

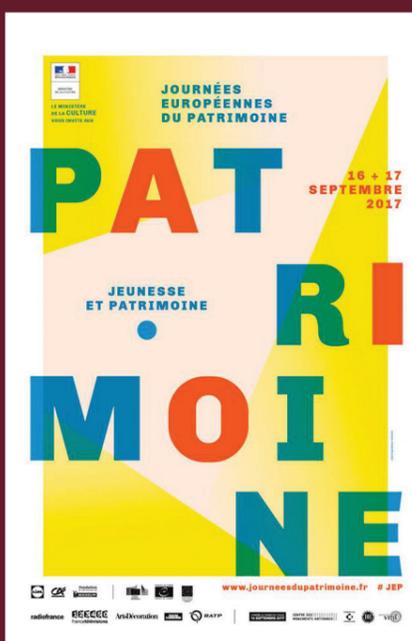
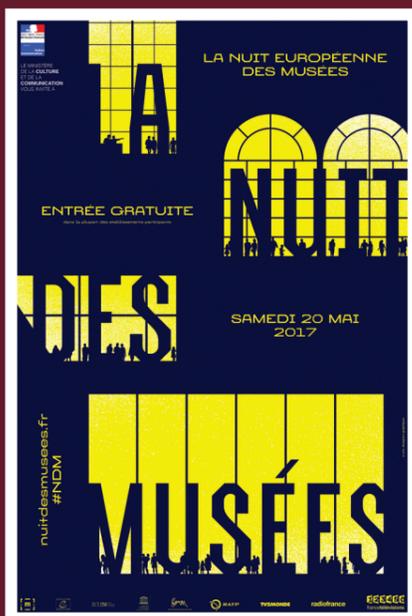
Journées du patrimoine 2017 (samedi 16 et dimanche 17 septembre 2017)

Les Journées européennes du patrimoine (16 et 17 septembre 2017) ont, cette année encore, permis à un public curieux et venu en nombre, de découvrir la Maison d'Auguste Comte. L'ouverture massive et parfois exceptionnelle de lieux proches du musée comme le musée Delacroix, l'Observatoire de Paris et, surtout, le Sénat, ont grandement contribué au succès de l'événement cette année, malgré une météo très changeante et un dimanche relativement pluvieux. Au final, 442 visiteurs ont passé les portes de la Maison d'Auguste Comte à l'occasion de ces journées qui s'avèrent être un rendez-vous de plus en plus incontournable pour le public. Les prochaines journées européennes du patrimoine se dérouleront le week-end du **15 et 16 septembre 2018**, avec des horaires d'ouverture inchangés pour notre musée (10h-18h en continu les deux jours).

Fréquentation du musée de 2008 à 2017

	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017
visiteurs par an	685	729	1512	769	782	952	1240	1764	1621	2292*
Journées du Patrimoine	375	456	1309	391	372	403	368	301	571	442
Nuit des musées							318	345	201	232
Designer's days - M. Kiss										415
Photo Saint-Germain - A. Da Cunha										410

* au 15 / 11



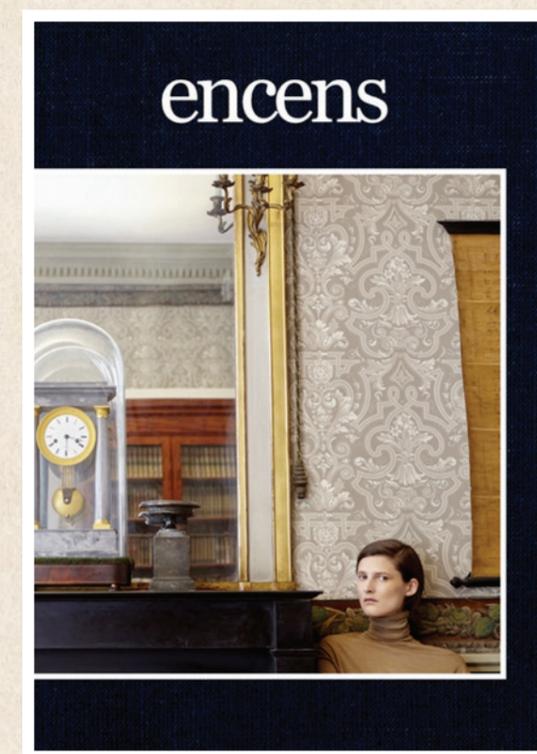
On parle du musée

- *Encens* n°38, septembre 2017

Le magazine de mode *Encens*, créé par les stylistes Samuel Drira et Sybille Walter, mélange habilement le design, la mode et l'art contemporain et a consacré une grande partie de son 38^e numéro à la Maison d'Auguste Comte. Le musée a servi de décor à une quinzaine de clichés du photographe Francesco Brigida.

- *Blog Paris ZigZag*, 30 novembre 2016
<https://www.pariszigzag.fr/paris-au-quotidien/musee-maison-auguste-comte>

- *Blog Justfocus*, 23 février 2017
<http://www.justfocus.fr/sorties/auguste-comte.html>



la Chapelle de l'Humanité

Journées européennes du patrimoine (16-17 septembre)

Pour la quatrième année consécutive, la Chapelle de l'Humanité a ouvert exceptionnellement ses portes pour les journées du patrimoine.

Environ 500 visiteurs ont visité le dernier temple positiviste d'Europe. Annie Petit, Jean-François Braunstein, Michel Bourdeau, Thomas Drouot, Michel Blanc et Laurent Clauzade ont assuré cette année l'accueil de la Chapelle.

Un grand merci à eux ainsi qu'au directeur de l'Eglise positiviste du Brésil, Alexandre Martins Pereira de Souza, qui nous a une nouvelle fois permis de rendre ce lieu unique accessible au public.

Articles :

Papier :

Michel Bourdeau, « Comme un rayon de lumière à travers les ténèbres, la correspondance de Mill et de Gustave d'Eichthal (1829-1871) », *Cahiers philosophiques*, 148, 2017.

Michel Bourdeau, « Fallait-il oublier Comte ? Retour sur *The counter-revolution of science* », *Revue Européenne de Sciences Sociales* 54 (2), 2016.

Michel Bourdeau, « Le Comte est bon », *Cahier de L'Herne : Michel Houellebecq*, Paris, L'Herne 2017.

Kiyonobu Date, « L'amour pour principe, la durée pour base, la création pour but ? » Quelques points de convergence entre Comte et Bergson », Shin Abiko, Hisashi Fujita, Yasuhiko Sugimura éd., *Considérations inactuelles : Bergson et la philosophie française du XIX^e siècle*, Hildesheim, OLMS, 2017, pp. 141-155.

Claudio De Boni, « L'inattualità coltivata: a proposito degli studi recenti su Auguste Comte », *Il Pensiero Politico*, n. 2, 2017, pp. 221-232.

Laurent Fedi, « La méthode historique ou méthode déductive inverse chez John S. Mill » Paru dans *Cahiers philosophiques*, n° 148/1^{er} trimestre 2017, pp. 26-40.

Laurent Fedi, « La psychologie de l'esprit scientifique chez Bachelard et ses prédécesseurs » Paru dans la *Revue d'histoire des sciences*, T. 70-1 (janvier-juin 2017), p. 175-216.

Laurent Fedi, « Bergson critique de Taine », paru dans S. Abiko, H. Fujita, Y. Sugimura, *Considérations inactuelles. Bergson et la philosophie française du XIX^e siècle*, Olms Verlag, 2017, p. 95-115.

Vincent Guillin, « L'éthologie 'à la française': Mill, Ribot et la science du caractère », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 4, p. 489-500.

Vincent Guillin, « Auguste Comte and the Positivist Vision », in L. McIntyre & A. Rosenberg (eds.), *Routledge Companion to Philosophy of Social Science*, Oxford: Routledge, 2017, p. 7-17.

Vincent Guillin, « The French Influence », in C. MacLeod & D. Miller (eds.), *A Companion to Mill*, Oxford : Blackwell, p. 126-41.

Elisabete Leal, « Arte e Comemorações: estratégias de difusão das ideias positivistas nos primeiros anos da República no Brasil. », *Revista Educere et Educare* (Dossiê: Ordem e Progresso: Memória, Positivismo e Política). Cascavel. v. 1, 2017.

En ligne :

Vincent Guillin, Compte-rendu d'A. Comte, *Cours sur l'histoire de l'humanité (1849-1851)*. Manuscrit de César Lefort, texte établi et présenté par L. Fedi, avec la collaboration de M. Bourdeau et O. Leboyer, Genève : Droz, 2016; Parutions.com.

Alexandre Moatti, « Auguste Comte et l'institution scientifique : modalités et ressorts de son opposition et de ses critiques » en ligne sur le site www.bibnum.education.fr

Lien internet : <http://www.bibnum.education.fr/sciences-humaines-et-sociales/histoire-de-l-enseignement-auguste-comte-et-l-institution-scientifique>

Georgios Varouxakis, « The Godfather of "occidentality": Auguste Comte and the Idea of "The West" », *Modern Intellectual History*, Cambridge University Press, 2017.

Lien internet : <https://www.cambridge.org/core/journals/modern-intellectual-history/article/godfather-of-occidentality-auguste-comte-and-the-idea-of-the-west/ACEA434C1731C2467013DCCE316EA8AD>

Cyril Verdet, « Le questionnement philosophique dans l'enseignement de la physique au lycée : l'entendre, le nourrir, le susciter » à lire sur www.implications-philosophiques.org

Lien internet : <http://www.implications-philosophiques.org/actualite/une/le-questionnement-philosophiques-dans-l-enseignement-de-la-physique-au-lycee-lentendre-le-nourrir-le-susciter/>

Ouvrages :

1. Pierre Musso, *La religion industrielle. Monastère, manufacture, usine*, Paris, Fayard, « Poids et mesures du monde », 2017.

2. Andrew Wernick (dir.), *The Anthem Companion to Auguste Comte*, Anthem Press, 2017.

Michel Faure, *Une Histoire du Brésil*, Paris, Perrin, 2016.

Anténor Firmin, *De l'égalité des races humaines. Anthropologie positiviste*, Paris, L'Harmattan, 2003.

Henri Gouhier, *Henri Gouhier se souvient... Ou comment on devient historien des idées*, Paris, Vrin, 2005.

Michel Houellebecq, *En présence de Schopenhauer*, Paris, L'Herne, 2017.

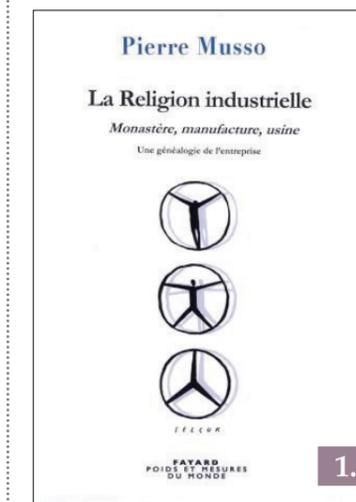
Ministère de la culture, *Guide des maisons des illustres*, Paris, Editions du patrimoine, 2017.

Robert Leroux, *Aux fondements de l'industrialisme. Comte, Dunoyer et la pensée libérale en France*, Paris, Hermann, 2015.

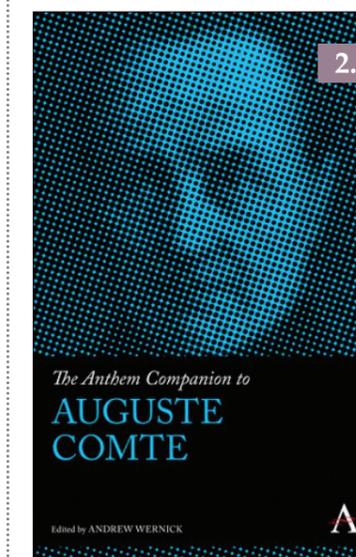
Agathe Novak-Lechevalier (dir.), *Cahiers de l'Herne : Michel Houellebecq*, Paris, L'Herne, 2017.

Philippe Régnier (dir.), *Etudes saint-simoniennes*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2002.

Olivier Rey, *Quand le monde s'est fait nombre*, Paris, Stock, « les Essais », 2016.



1.



2.

La Lettre d'information (Maison d'Auguste Comte)
ISSN 2557-8227

Conception graphique : Atelier Deltaèdre
Impression : BSR, 7 rue Bezour 75014 Paris.



La maison d'Auguste Comte

10 rue Monsieur-le-Prince

75006 Paris

augustecomte@wanadoo.fr

01.43.26.08.56